U d'/of OTTAWA
39003003962494

6-4-70

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/frretranquille00fail

610

FRÈRE TRANQUILLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré :

25 exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 25.
50 exemplaires sur Hollande, numérotés de 26 à 75.
75 exemplaires sur Arches, numérotés de 76 à 150.
2.000 exemplaires ordinaires.

La présente édition est l'édition originale de cet ouvrage.

Tous droits de reproduction réservés.
Copyright 1922 *by Edgar Malfère.*

FRÈRE TRANQUILLE

L'auteur et l'éditeur remercient M. Paul Féval fils et son éditeur d'avoir bien voulu autoriser l'emploi, pour ce poème, *d'un titre qui est la propriété de* Paul Féval.

FRÈRE TRANQUILLE

ROMAN

Par Paul FÉVAL

se trouve à la Librairie Ollendorff,
50, chaussée d'Antin, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

FAGUS

FRÈRE TRANQUILLE

POÈME

SUIVI DE LA DÉVOTION AUX PRINCESSES GARDIENNES ET DU JEU-PARTI DE FUTILE

AMIENS
LIBRAIRIE EDGAR MALFÈRE
7, RUE DELAMBRE, 7
(Dépôt à Paris, 1, rue Vavin, 6e arr.)

1922

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

OUVRAGES DE L'AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

La Danse Macabre (parue en 1920).
La Guirlande à l'Épousée (parue en 1921).
Le Clavecin bien tempéré (à paraître en octobre 1923).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Testament de sa vie première, vers (Vanier : 1898).
Colloque sentimental, vers (Société libre d'Éditions : 1898).
Ixion, poème *(La Plume* : 1903).
Jeunes fleurs, vers *(Revue de Champagne* : 1906).
Aphorismes (Sansot : 1908).
Discours sur les « Préjugés ennemis de l'Histoire de France » (Occident : 1909).
Politique de l'Histoire de France (Occident : 1910).
La Prière de quarante heures, poème (Éditions Gallus : 1920).
Le Jeu-Parti de Futile (La Belle Édition : 1920).
Jonchée de fleurs sur le pavé du Roi, vers (Nouvelle Librairie Nationale : 1921).

INÉDITS :

Les Églogues de Virgile, traduites en vers.
Essai sur Shakespeare.
Éphémérides, poèmes en prose.
Philippe-Auguste, tragédie royale.

EN PRÉPARATION :

Discours sur l'Histoire de France.

PQ
2611
.A3F7
1922

AU LECTEUR

Ce poème fait partie d'un ensemble, sous l'argument général : « STAT CRUX DUM VOLVITUR ORBIS », et qui comporte :

Le Massacre des Innocents (publié en partie sous le titre : *Jeunes Fleurs*, en 1906) ; — *La Guirlande à l'Épousée* (publiée en 1921) ; — *Lucifer* (en préparation) ; — *Frère Tranquille*, que voici ; — *Ixion*, (publié en 1903) ; — *La Danse Macabre* (publiée en 1920) ; — *L'Évangile de la Croix* et *La Croisade de l'Antéchrist* (en préparation).

Des fragments en parurent dans les revues, à partir de 1901, et l'intégralité dans *La Revue de Hollande*, à La Haye, en 1918, par les soins diligents de Madame Henriette Charasson.

FRÈRE TRANQUILLE

IN MEMORIAM

1914-1918

ET

29 novembre 1919

Dans le vieux cimetière
Un fossoyeur creusait ;

Il fit jaillir de terre
Un crâne qui dormait ;

Il ne savait qu'en faire,
Moi je le regardais :

— En veux-tu, du vieux frère,
Dit-il ? Et j'acceptai.

Nous vidâmes un verre
Au prochain cabaret.

— Quand on le mit hors de terre,
Une araignée en sortit ;
Je ne sais par quel mystère
Elle s'y trouvait blottie.

L'obscur monstre pour étoile
En cette ombre avait mêlé
Les noirs rayons de sa toile
Comme un astre congelé,

Et par funèbre ironie
Dansait, ivre, en ce grelot,
La parade de la vie
Pour ce globe sans cerveau.

FRÈRE TRANQUILLE

— Je l'ai, moi, pendu à mon tour :
En l'air, sous le plafond il nage,
Se balance comme un amour,
Ou comme un balancier d'horloge.
Qu'il nous mesure en long les jours,
Les nuits, les minutes, les heures :
Tourne, frère, tourne, tourne,
Viens et va, tourne, mon cœur.

Philosophe agile et placide,
Il virera comme un toton,
Empli de vent, empli de vide,
Insensible au qu'en dira-t-on :
Les femmes crient et se détournent
Et les petits enfants ont peur :
Tourne, frère, tourne, tourne,
Viens et va, tourne, mon cœur.

Un matin où ma fantaisie
Sera décidément passée,
Je restituerai mon sosie
Au réservoir des trépassés ;

C'est pour l'y rejoindre à mon tour,
Le plus tard possible, à mon heure :
Tourne, frère, tourne, tourne,
Viens et va, tourne, mon cœur.

FRÈRE TRANQUILLE

— Il oscille au bout d'un fil,
Araignée, bouée qui flotte,
Ou crabe ou comme une lune,
    Et ainsi soit-il !

La carapace ballotte,
Entre terre et ciel pendue
La terre a bu la cervelle :
Et tant mieux pour elle !

    Le vide la gonfle
    De nuit et de bruit :
    Elle tourne et ronfle
    Comme une toupie.

    Par la fenêtre,
    Pervers, un vent
    Descend en traître
    Tout fredonnant,

    La met en branle,
    Et l'investit,

FRÈRE TRANQUILLE

En sort, y rentre
Et puis s'enfuit :

Par la fenêtre
Un autre vent
Sans bruit pénètre
Innocemment.

Alors peut-être
Il te souvient,
O pauvre tête,
De ton destin :

C'est comme avant,
Un libre arbitre
Te vient du vent
Poussant la vitre.

Grave tête écervelée,
Vide, sonore et fêlée,
Au vent du moment tu tournes,
Tu t'agites, tu frissonnes
Et résonnes sourdement :

Ainsi soit-il !

FRÈRE TRANQUILLE

— Un reflet de la lune a glissé sur la tête
De mort ;
Il l'a baisée au front longuement, il s'arrête,
Il dort ;
Tour à tour elle et la lune je les regarde,
Rêvant,
Et la lune là-haut apparaît plus blafarde
Qu'avant,
Et la tête si radieuse est devenue
Que je
Crois y voir la lune elle-même descendue
Par jeu,
Cependant qu'au ciel noir montant comme une boule
Qui luit,
Une tête de mort, sans savoir pourquoi, roule,
Sans bruit.

FRÈRE TRANQUILLE

— O mal de dents, ô mal d'amour !

Ma grande âme souffre à ses dents.
O mal infâme et ridicule,
Face écartelée et râlant,
Fièvre au front, cervelle en bascule !

D'autres douleurs sont un docteur
Incomparable en énergie :
Ce bourreau fantasque et farceur
Vous met l'héroïsme en charpie.

On est superbe et fait le fier
Et se voit ange et bat des ailes,
Puis, Nature, tu nous rappelles,
Grand'mère, qu'on est fange et chair.

Mais en vain voudrais-tu l'abattre,
Le fils qui ne se soumet pas ;
Mais en vain voudrais-tu, marâtre,
Courber l'orgueil que tu dressas :

FRÈRE TRANQUILLE

Il est ton remords et ta gloire,
Ton absolution d'abord,
Et sur toi-même ta victoire
Par la souffrance et par la mort.

— Or tandis que je fais le crâne,
Un spasme m'enlève, hurlant,
Et Frère Tranquille ricane,
Sans me voir, de toutes ses dents.

— Au fond de leurs alvéoles
J'écoute les dents blotties
Entrechoquer des paroles :
— Nous sommes les pendus, pendus mal assortis ;

Et pauvre homme sur la terre,
Dans le battement des nuits,
J'entends grelotter mes frères :
— Nous sommes les pendus, pendus mal assortis !

FRÈRE TRANQUILLE

— A nos repas et ponctuel,
Le convive perpétuel
Se balançant, froid et placide,
Du haut d'un sourire éternel,
Préside ;

Et qui descend, mais non des yeux :
Eux sont deux morts, silencieux,
Pas même deux trous, car l'orbite
Murant l'hiatus spacieux,
Évite

A nos regards de trébucher
Parmi le mystère caché
Dans le sépulcre habité d'ombre,
Comme une barque sans nocher,
Qui sombre :

Non, le froid sourire et sans fond,
Sourire muet, plus profond
Que le monde, oh, rire de craie !

FRÈRE TRANQUILLE

Il suinte des dents, qui font
La haie.

Ces spectres d'ivoire éclatant
Nous disent : — Jouissez du temps,
Mangez, aimez, riez : la vie
Vous gorge de ses vins chantants,
Sans lie ;

Pendant ce temps la mort jouit
De ta chair qui sous toi pourrit
Tandis que la terre t'aspire :
Ce qui nous fait, hôte chéri,
Tant rire,
Tant rire.

FRÈRE TRANQUILLE

— Nos anciens ont connu l'usage confortable
De convoquer un mort en bière à leurs festins :
Sachons le prix du temps ! oh, cadavre abordable,
Vidé, séché, fardé, frisé, les ongles teints,
Le visage repeint, mort plus beau que nature,
Hôte évoqué pour dire : Amis, mangez en paix
(Et le reste), enchantez une attente qui dure,
Douillètement aussi dormirez-vous après :
Nul rêve au clair repos, trêve sans imposture,
Trêve, ah, tant légitime hélas, n'est-il pas vrai?
Bonheur humain premier que nul dieu ne dérange,
Immaculé repos des anges dans les limbes...

Nous, cette idée, oh ! rien que cette idée, tordrait
Nos sensibles boyaux comme un paquet de linge !

FRÈRE TRANQUILLE

— Qu'elle nous tient donc fort, la terreur de finir,
Nous vieillit jusqu'à nous retrousser vers l'enfance,
Héros de lâcheté préférant tout souffrir
Plutôt qu'affronter l'ombre auguste et le silence !

Petits vieux larmoyants n'aspirant qu'à dormir,
Et dormir n'osant plus qu'à l'ombre des lumières :
Tel l'enfant, la chanson qui le fait s'assoupir,
Se réveille en sursaut, quand l'interrompt sa mère.

La convulsive horreur de l'inconnu qui vient,
Justicier effroi de l'heure ! elle s'avance
Montrant, multiplié sans fin, un lendemain
De toutes parts levant ses griffes en silence.

Comment oseraient-ils regarder derrière eux,
Sentant partout planer un fouet invisible?
Dos recroquevillés ils vont, ployés en deux :
Rien ne redressera ces échines serviles,

Et c'est ce qui les fait effroyablement vieux.

Une procession d'estropiés chemine
Tout le long de la vie en pleurant des *ave* ;
Nul d'eux ne se retourne et brandit sa poitrine :
L'incoercible vent de la peur s'est levé.

Esclaves rabougris maudits avec justice,
Ils reniaient la vie, Mort, en te reniant ;
Recrachant le lait dur et noir de la nourrice,
Leur vie ils la crachaient, les pauvres vieux enfants.

Mort, ô loyale et juste, austère et tutélaire,
Tu les as méprisés, ces fils au blême cœur :
Qu'ils gardent bas leur front, gardent sur leur misère
L'âcre fouet tourner, de l'indicible peur.

Moi, ma poitrine et moi, mon cerveau sont robustes
Et j'ose t'honorer sans détourner les yeux,
Crâne altier : et mourrai, sinon ainsi qu'un juste,
Du moins en ouvrier ayant fait ce qu'il peut :

Je ne crois guère à rien hors à deux-et-deux-quatre,
Et, convive, ne crains ni la mort ni le noir :
Et l'inconnu d'après est mal fait pour m'abattre,
Puisqu'il est l'inconnu. Que tombe donc mon soir,

FRÈRE TRANQUILLE

Je me conformerai simplement au grand somme
Sous ton aile muette et te remerciant,
Ma grand'mère la Mort, et ma fin d'honnête homme
Sera comme ma vie un geste édifiant.

— Oui mais pourtant, oui, mais, pourtant :

J'ai peur de quelque chose d'obscur, qui attend !

FRÈRE TRANQUILLE

— Nous faisons, nous disons, nous avons des principes...
Principes ! j'en engraisse à crever, de principes !
Et m'en sens fier. Et toi, Denyse, mon amour?
Aussi ! tu vas, je vais, nous nous aimons d'amour,
Nous jasons, nous dormons, nous roulons tour à tour
Sur les fastes de nos frères, leurs dits, leurs actes,
Et mes dédains et ton gai rire en cataractes,
Et jurons que c'est vivre et nous en croyons sûrs.
Et sur le mur nos ombres en caricatures
Don-quichottent des bras — quels bras, Dieu, quels fémurs
S'étirant au pourchas d'insensées aventures
Pour soudain s'écrouler dans nos ombres de corps.
Remémorant ma tante Hugo j'explique alors :
— C'est bien que le poète, escargot de Dieu, rentre
Les cornes de son pur Idéal dans son ventre
Le Possible, à l'approche obscure du Réel,
Et, dénouement indispensablement cruel,
Son ventre Possible en sa coquille Bassesse,
Et moral, car il n'est pas bon que chez toi cesse,
Poète, le chèvre-pieds Animalité
Longtemps d'emprisonner l'ange Idéalité,

Car le sage lui-même a selon l'occurrence
Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance...

— Pourtant le bras ailé s'évasant sur le mur
Au pourchas des hyperboliques aventures,
Ombre, ironiquement croule en moignon piteux
Et m'effondre avec elle, exaspéré, honteux.
L'esprit quand il s'est donc repu de ma détresse
Saisit ma tête de son doigt sec et la dresse
Vers l'autre tête, la tête de mort pendant
Là-haut et de ses dents luisantes regardant.
Sagesse hors de tout qu'épanouit l'orbite
Vidé d'humanité, du crâne creux, qu'habite
L'effrayante impassibilité du néant,
Et quel mépris ! Nous nous agitons sans envie
Ni but, Denyse : C'est nous les morts, lui la vie,
La vraie, au moins son seuil, et disons-nous vivants
Quand se seront calmés nos os et pas avant.

FRÈRE TRANQUILLE

— La tête de mort prend un air
Plus funéraire que nature :
Elle ne s'acclimate guère,
Elle ne s'acclimate pas
Et périclite, il est visible,
Et c'est navrant et c'est risible,
Ce chagrin qui dure

Ce chagrin qui dure
Après le trépas,
L'étrange aventure !
On ne comprend pas.

Les trous des deux yeux
Prennent l'air souffreteux,
A voir ils font peine :
On dirait qu'ils viennent
De pleurer encor,
Et la mâchoire désœuvrée
Se descelle avec désespoir.

FRÈRE TRANQUILLE

Dents qui pendent dans le noir,
Les chocs menus vous disloquent
Minute à minute un peu plus,
Pendant qu'un vent querelleur,
O démantibulées castagnettes,
Vous soufflette sans pudeur,
Et joue à vous faire claquer.

Supplice qui dure
Après le trépas,
Tragédie obscure :
On ne comprend pas ;

Hurlante mélancolie,
Ce néant qui souffre encor,
Souffre par delà sa vie :
Quelle leçon, vivants, pour nos vaines folies,
La nostalgie, horreur, d'un mort !

FRÈRE TRANQUILLE

— Entends-tu grésiller l'imperceptible trille ?
Perçois-tu ce léger frémissement de vrille
Qui rouirait un bois léger?
Les tarets travaillant une coque de faîne
En carrosse de noce à reine Mab la fée,
Éveilleraient une plainte moins étouffée
Du bois sonore qui s'endort.

Musique d'où sors-tu si menue et ténue,
Frêle bruissement d'élytres?
Elle filtre en chantant de la tête de mort :
Voici qu'en observant je trouve avec surprise
Qu'heure à heure un peu plus les os se pulvérisent.
Au pariétal un trou délicat s'est ouvert,
Toute minuscule piqûre ;
Du bas de ce qui fut le nez, une fêlure
Serpente, qui n'était pas hier :
Au bord s'amasse une poussière de sciure,
Et je sens voyager sous la croûte impassible
Un grouillement sinistre de vies invisibles :
Les vers !

FRÈRE TRANQUILLE

Quoi, pas même en la mort, grand frère, le repos?
Sur toi s'acharne encor, après nous, le troupeau
Des innombrables gens sans pieds, sans yeux, sans tête,
Et puis après ceux-ci, d'autres peuples encore
Par générations te mangent, se dévorent
Entre eux, meurent, s'accouplent, renaissent, répètent
La farce noire que tu jouas sous les cieux ;
Et quand ta chair n'est plus qu'un remuement liquide
Que humera la terre ainsi qu'un fruit juteux,
D'autres brigades de travailleurs ténébreux
Béatement absorbent le nectar putride ;
De vos viandes, eux morts, d'autres se vont nourrir,
Et puis d'autres, sans que cela puisse finir :
Ah, vrai ! ce n'était pas la peine de mourir !

FRÈRE TRANQUILLE

— Minuit, décembre, il gèle, une lune se traîne,
Défigurée, à même un flot blême de nues ;
La neige ainsi qu'un lait de chaux gerce la plaine :
O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue ?

Tu apparus, jeune astre, au cœur d'une auréole,
Joyaux (colliers, hélas !) robes couleur du temps,
Et tes si blonds cheveux poudrés de givre blanc,
Que l'on prit tout d'abord pour une enfant frivole,
La plus majestueuse et noble des enfants :

Enfant suprême de nos pures élégances,
Vaillance et loyauté, toute aristocratie :
Ce qui depuis mille ans avait fait de la France,
Pour nous laisser remords, nostalgie et souffrance,
Le royaume des lys et la terre choisie.

Mais quand vint déferler sur toi l'abjecte haine,
Et fange d'où la plèbe aboie aux fronts élus,
Aux viriles vertus on reconnut la reine :

FRÈRE TRANQUILLE

O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue?

Alors tu reparus, dressée en l'auréole
Du désastre le plus lâche de tous les temps,
Joue exsangue, front dévasté, cheveux tout blancs,
En deuil dont ce dont rien hors la mort ne console,
Ton beau royaume, et ton époux, et tes enfants.

Puis les derniers crachats et la suprême transe,
La promenade infâme et la basse tuerie,
Tout ton sang s'égouttant sur la terre de France,
Tes os dans la chaux vive, ah, l'horreur... oh, silence !
Oh, comme vous devez avoir froid cette nuit !

Tous nous portons ton deuil ; tu es la souveraine
Plus que jamais depuis que nous t'avons perdue...
La lune roule ainsi qu'une tête et se traîne :
O Marie-Antoinette, ô reine entre les reines,
O martyre au cou blanc, qu'êtes-vous devenue ?

— Et dans l'ombre, on dirait que la tête remue.

FRÈRE TRANQUILLE

— La tête de mort vient de remuer ! j'attarde
Sur elle mon regard : elle m'a regardé ;
On dirait qu'elle bouge encor. Ses yeux vidés,
En tout cas, j'en suis bien certain, ils me regardent.
Et sans que se desserrent les dents sans emploi,
Sans que j'éprouve rien qui ressemble à nos voix,
J'entends ceci : — Mon frère, aie donc pitié ! me taire,
Oh, laisse-moi me taire enfin ! épargne-moi,
Sois bon, restitue-moi au calme de la terre,
Laisse dissoudre en paix d'obscurs os superflus,
Inguérissable enfant gâté ! tu veux connaître
Ce que j'étais, ce que je suis ? je ne sais plus
Et jamais plus que toi n'ai su. J'ai cessé d'être,
Je reste un résidu du sol et rien de plus.
Oh, laisse, laisse-moi retourner à la terre,
Au facile devoir d'avant les jours d'Adam,
Humble argile qui dort, paisible, en attendant.
Le bonheur est rien plus, et ne savoir pas même
Qu'on est heureux : l'anéantissement suprême.
Hors quoi tout est mensonge et mirage, et décor,
Et tu ne sauras rien de plus, vivant ou mort :

Masque toi-même, c'est à des masques, mon frère,
Que tu parles ici, moi mon masque est tombé :
O frère, sois-moi bon, rends-moi vite à la terre !

Et si tu ne m'avais pas dit la vérité ?
Et si ce n'est pas toi, vieux flacon éventé,
Qui t'ouvres, mais quelque délire qui s'évade
Avec la fièvre de ma cervelle malade ?
Certe on n'est pas superstitieux, esprit fort
Encor moins : on apprit que l'âme de ce mort
Sans prodige à son corps peut survivre, et que dis-je,
Il semble presque naturel qu'elle voltige
Vers ce logis par elle en des temps habité
Et se souvienne encor de son humanité.
Je me jugerais donc à peu près imbécile
D'objecter un moment que lui fut difficile
Parce qu'elle n'a plus ni langue ni cerveau
De se manifester à nos sens de nouveau...
Puis mon démon regimbe : — Hélas, est-ce bien elle?
Ah, celui qui croit tout, celui qui ne croit pas,
Tournent dans une nuit ni plus ni moins cruelle !
Que peut-il se passer derrière le trépas,
Et qu'est-ce, l'âme, et se passe-t-il quelque chose?
Serait-il vrai qu'on souffre encore après la mort,
Sous ces chairs qui placidement se décomposent?
Horrible incertitude ! ô mon cœur, ô mon corps,
Dormirez-vous? la mort : dormir ; rêver peut-être?

FRÈRE TRANQUILLE

Question, que depuis toujours l'homme éperdu,
Implorant de savoir pourquoi, qui, l'a fait naître,
Jette à tout l'univers, qui n'a pas répondu !
S'il est vrai que tu vis encore, ô mort si triste,
S'il est vrai que c'est toi qui viens m'interpeller,
Qui me dit qu'au delà de la porte il n'existe
D'affreux sous-sols que tu ne peux me révéler?
Qui me dira si l'angoisse indéfinissable
Nous bourrelant le cœur nous ne savons pourquoi,
Venant on ne sait d'où, obsédante, inchassable
Et qu'on ne peut saisir, ce lancinant émoi,
N'est pas la confidence en une langue étrange,
Intraduisible pour nos oreilles de chair,
Un gémissement d'outre-tombe où se mélangent
Les innombrables voix des morts, flottant dans l'air?

— Tournez rondes des morts, rondes des mornes anges ! —

— Des fois — est-ce un hasard machiné par la lampe? —
Il prend l'air soucieux et revêche ; il contemple
Mon écrivasserie et semble me reprendre,
Tel un gamin en faute, et m'accuser : de quoi?
De ne point travailler assez? eh bien, et toi?

Ou de travailler mal, et de drainer pour rien
Le suc ranci d'un tas d'inutiles bouquins?
Bref sa voix qui n'est pas, ou farceuse, me raille,
Ou bien sentencieuse, m'objurgue : — Travaille !
Risible et stupide manie, et chaque fois,
Pourtant, je cède au sphinx irritant et narquois.

— Ce restant de mort
Nous criant : — « Travaille »
Ah, vraiment le sort
A de ces trouvailles
A vous démolir !

— *Travaille, travaille,*
Dit l'être sans voix.
— Travaille, travaille,
Hélas et pourquoi,
Sinon pour mourir ?

— *Travaille, travaille.*
— J'ai connu la gloire
A son fruit gâté ;
Je sais mon histoire :
L'immortalité,
Ce mot me fait rire
D'un ris sans gaîté.
— *Travaille, travaille.*

FRÈRE TRANQUILLE

— « Travaille, travaille ! »
Qu'en doit-il venir,
Prêcheur édenté
De sermons pointus,
Peux-tu me le dire?
— *Travaille, travaille.*

— Quel être étais-tu,
Quelle astre en rayons
Ou quelle âme en peine...
— *Travaille, travaille.*
— Es-tu Ariel,
Ou bien le démon?

Es-tu Paul Verlaine
Ou ce cœur de cendre,
D'absinthe et de fiel :
Es-tu Henri Heine?
Es-tu le démon,
Es-tu Ariel?

— *Travaille, travaille.*
— D'où que tu reviennes,
Messager du ciel,
Échappé des gênes...
— *Travaille, travaille.*

FRÈRE TRANQUILLE

Angélique oiseau
Du ciel qu'il descende
Ou que les tombeaux
Vaincus, nous le rendent,
Eux et les enfers...
— *Travaille, travaille...*
— Je ne veux entendre
Que l'un de mes pairs :
Es-tu Baudelaire,
Ou Arthur Rimbaud?

— *Travaille, travaille.*
— Noye-moi dans l'or,
Ouvre-moi des femmes,
Livre-moi des vins,
Je te répondrai.

— *Travaille, travaille.*
— Assiège mon corps,
Éprouve mon âme,
Vômis tes trésors,
Je t'éprouverai.
— *Travaille, travaille.*

En veux-tu, de l'or,
De l'or en veux-tu,
Veux-tu des merveilles?

— *Travaille, travaille.*
— En tout je suis maître,
J'ai toutes vertus,
Écoute ! (il est sourd,
Il n'a que des trous
Aux yeux, aux oreilles !)

Vieux masque fêlé
Qui ne sait que dire :
« Travaille, travaille »
Il me rendra fou,
Il me rendra fou !

— *Travaille, travaille.*

— Oh ! l'absurde écho !
Sous cette caverne
Quel corbeau nouveau
Accroché, me berne ?

— *Travaille, travaille* !
— Je vais t'envoyer
Sur cette muraille
Et t'y fracasser,
Là, comme une noix,
Comme un pot de terre !
Je te ferai taire,

FRÈRE TRANQUILLE

Impudente voix :
Dis, es-tu Rimbaud?

Non, c'est impossible
D'être trop affreux :
Quel vent de folie
Aux cheveux m'a pris?
C'est trop d'ironie...,
Et pourtant, mon Dieu?

— *Travaille, travaille.*
— Si cette torture
(Châtiment de quoi?)
D'un autre ou de toi
Était l'aventure?

Frères malheureux...
— *Travaille, travaille.*
— Comme il vous travaille,
L'enfer et ses feux,
Vous travaille tous !
Ai-je compris, moi,
Que c'est votre voix
Et ce n'est pas vous?

Archanges damnés,
Hurlez, c'est en vain

FRÈRE TRANQUILLE

Que vous me mentez,
Mais, que je vous plains !
Votre sort est mien,
C'est mes dés à moi
Qui jouent là aussi :
J'entends votre voix
Qui n'est pas d'ici,
Me dire : à demain !

Crâne beau parleur
En paix laisse-moi
Moudre ma douleur
Et garde pour toi
Ta sagesse vaine,
Elle souffle en vain,
Tout revient à moi
Comme au van le grain :
Laisse-moi ma peine,
J'ai trop de chagrin.

FRÈRE TRANQUILLE

— Agis ton rêve,
Brève est la vie,
O brève, brève !
La vie est brève et l'art est long ;
Elle dure, la vie, une bulle qui crève
Aux lèvres de l'étang sans fond.

Avant la fin de ta journée,
Mon pauvre enfant,
Avant la tâche terminée,
Et pleurant devant,
Il faut mourir : *moriere* !

Elle se lève comme un rêve
Et dans l'instant sans nous s'achève :
Ah, la vie, ah la vie est brève,
Et l'art, si long ! en vain on le poursuit,
On le poursuit tant qu'on s'y crève,
Tout s'effondre sous nos talons ;
La vie est brève et l'art est long :

FRÈRE TRANQUILLE

Avant la fin de ta journée,
Mon pauvre enfant,
Avant la tâche terminée
Et pleurant devant,
Il faut mourir : *moriere* !

— Il y eut donc sur cette horreur
De la chair, du sang, des cheveux ;
Dessous chauffait une cervelle,
Un peu plus bas chantait un cœur
Et cela battait sous les cieux :

— Tourne, tourne, ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

Un sang bondissait par les membres :
Les membres où sont-ils, mon Dieu?
Cela passait dans le soleil.
C'était triste, c'était joyeux,
C'était peut-être aimé des belles :

— Tourne, tourne, ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

Tout ça se cherche quelque part
Et fermente et n'a plus de nom,
Plus de mémoire et de pensée,

FRÈRE TRANQUILLE

Tout ça peut-être souffre encor,
Tout ça peut-être bien s'appelle

— Tourne, tourne, ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

O vous tous, mes frères, mes sœurs,
O mes amis, je dois mourir ;
Heure par heure tout se meurt,
Et vous n'y pouvez rien et rien,
C'est en vain que je vous appelle :

— Tourne, tourne, ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

Je serai comme lui ce soir,
Puisqu'ici tout se décompose ;
On me mettra dans un trou noir
Et l'on parlera d'autre chose.
Mourir, tout entier, ah l'horreur !
Et la vie, ô fleurs ! est si belle !...

— Tourne, tourne, ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

FRÈRE TRANQUILLE

— O merveille ! une vie a pu se blottir là !
On le sait, l'a redit, cent fois, mille et cent mille :
Non, l'homme ne peut pas s'habituer à çà ;
Il y voit trouble, ivrogne d'idéal, vacille,
Et titube, et conclut par à plat s'étaler.

Et l'effarant n'est pas une vie en allée :
Notre effroi, notre orgueil, ont subtilement su,
En nous berçant sous la chanson de l'âme ailée
Qui s'envole au pays d'où nul n'est revenu,
Assoupir quelque peu la raison désolée ;

Non, l'effarant c'est le mystère d'avoir pu,
De ce paquet séreux cuit dans sa carapace :
Un crabe, un crabe, un rien, un néant, résidu
De néant, rayonner sur le temps et l'espace ;
Ah, c'est devant cela qu'on reste confondu !

Si petit et si grand ! tenir si peu de place,
Dans le creux de ma main : là ! et en prendre tant !
Durer quoi? le loisir d'un éclair ! si fugace,

FRÈRE TRANQUILLE

Si désespérément fugace dans le temps,
Si ridiculement fragile dans l'espace,

Et pouvoir, et oser, oser en même temps
Refermer cette petite main si chétive
Sur l'univers ravi comme un oiseau chantant :
Lui ! moi ! ah, que c'est beau, et qu'on est fier de vivre :
Nous formons malgré tout des êtres foudroyants !

FRÈRE TRANQUILLE

— A l'intérieur de cet agencement bizarre
D'osselets enclavés en vue d'un maximum
De luxe, de confort et de sécurité,
Nul qu'un être de qualité, qu'un hôte rare,
Ne pouvait compréhensiblement habiter,
Et cela remplit de respect pour ce nom d'homme
Qu'on a l'honneur, qu'on a le bonheur de porter.

Arche ineffable, crâne, irritante beauté,
Fantastiquement précieuse architecture
D'un tel coffre d'ivoire ouvré comme un écrin,
Tabernacle d'un dieu fragile et que l'on choie ;
D'un dieu captif asile et prison : ô Nature,
Comme tu crains pour lui, et comme tu le crains !

Et tout cela pour lui : pour moi, vraiment pour moi,
Oui moi le dieu, oui, moi, qui suis rien qu'un pauvre homme,
Je suis grand comme mon orgueil, je suis le roi !

— Pourtant, vois un vrai crabe, arsenal de cisailles,
Pinces, crocs, dagues, monstre exquis et révoltant,
Ta superbe fierté bat de l'aile et défaille,
Tu reconnais ton maître et l'avoue humblement.

As-tu jamais rêvé l'aventure hideuse
D'une marée de crabes gigantesques, gros
Comme nous, sortant, millions, de la vase,
Une nuit pluvieuse et montant à l'assaut?

Et t'es-tu demandé en combien de minutes
Le travail sur nos corps tout vivants dépecés
De ce pullulement d'immondes mandibules
Aurait anéanti toute l'humanité?

Puis, sous le grincement haineux des carapaces,
Et des derniers oiseaux s'enfuyant les adieux,
Dans l'horreur du silence pour jamais s'efface
Et passe un monde mort où la pensée n'est plus !

FRÈRE TRANQUILLE

— L'horreur d'un monde mort où la pensée n'est plus,
Où la pensée n'est plus, la pensée ! crâne, crâne,
Viens dans ma main, cher vagabond, laisse-toi prendre,
Ombre, cadavre ailé, oui, toi, l'oiseau qui fus,
Toi, pitoyable et triomphal comme le ventre
D'une jeune mère accouchée,
Coquille, nid vidé d'un autre, là, qui plane,
Pour n'en plus jamais redescendre,
Sous quelque azur inviolé !

Son globe, verrerie opaline et laiteuse,
Fait lointaine et magiquement mystérieuse
Ta lueur, ô lampe veillant, sœur sur tes sœurs :
A l'aube Lychnis meurt comme une fleur se penche,
Mais le rayonnement de la corolle blanche
Suffit pour éblouir l'ombre de sa pâleur.

De même à travers toi, coupole désolée,
Monde éteint, globe froid, ton astre intérieur
A pu s'évanouir ainsi qu'une fumée :
Ta latente phosphorescence
En éternise la présence
Avec la posthume splendeur.

FRÈRE TRANQUILLE

— Ta coupole est la voûte du monde, ô globe frêle !
Sous tes deux prunelles
Tourne l'univers
Comme une féerie ;
Toutes les haleines,
Toutes les chansons
Autour de ce front
S'en vont et s'en viennent,
D'abeilles sans nombre
Rondes éblouies :
Sous tes tempes gronde
Le rythme des mondes.

Tes lèvres se lèvent,
Tes dents se suspendent :
Ta voix fait descendre
Un déluge d'anges ;
Un déluge d'anges,
Un déluge d'ailes !
Si menue et frêle
Elle met en branle

FRÈRE TRANQUILLE

L'univers ravi :
C'est l'écho fidèle
Des chants de la vie ;
A ta voix répondent
Les rondes des mondes.

Voi ! sous tes paupières,
Volière d'étoiles,
Ta cervelle brûle
Inlassablement
Et là s'accumule
Sous ton firmament ;
Les feux des ténèbres
Et les feux du ciel
Brassent ta cervelle,
Et dans tes vertèbres
Bout l'axe du monde.

— Mais l'autre songerie aussitôt me tourmente :

Un crabe ! cette image d'un crabe me hante ;
Un crabe et ses dix pieds ; nous, nos dix doigts humains,
Antennes de notre mécanique pensante,
Tout réduit au pur centre : un cerveau plus les mains.

Et c'est assez, le reste est tare négligeable,
Poids mort, gangue animale et ne répond à rien.
(C'est égal, elle n'apparaît guère enviable,
Ainsi faite, l'humanité d'après-demain !)

Bien entendu, plus d'oiseaux, plus de quadrupèdes,
Rien que des crânes, rien que des crabes pensants.
L'image, affreuse autant que l'autre, autant m'obsède :
Ah, je voudrais pouvoir vivre encor cent mille ans !

Pourtant avoue-le toi, serait-ce alors la peine ?
Oui mais vivre, voilà le fond de mon désir,
Brute sombre ou monstre de la folie humaine
Mais vivre, tout est là : je ne veux pas mourir !

FRÈRE TRANQUILLE

— Et maintenant, creuset de toutes les merveilles,
Et maintenant que tes deux soleils sont deux trous,
Que tu n'as plus de nez, que tu n'as plus d'oreilles,
Que langue et palais sont dissous,

Que de tes dents la colonnade est en déroute
Où reste par oubli quelque épave debout,
Que volatilisé ton cerveau goutte à goutte
Vogue en dérive on ne sait où ;

Qu'à la place des yeux règnent vide et ténèbres
Et sous les dents un silence terrifié,
Que l'électrique arbre de vie en tes vertèbres
S'est pour toujours pétrifié ;

O ruine inhabitée sans insecte et sans herbe,
Où l'air, les vers, la terre, ont tour à tour passé,
Solitude honnie, honteusement superbe
Et ton sanctuaire ô Pensée !

FRÈRE TRANQUILLE

Ta misère est la nôtre et l'ombre de notre ombre,
Ta torche éteinte est l'astre qui s'obstine en nous :
Devant ton monument de grandeur en décombre,
Silence et agenouillons-nous.

— Folie ! et devant quoi si rien n'est là, qu'un trou !

— Oui, c'est ton sanctuaire authentique, ô pensée,
Le voilà ! jusqu'au ciel dressée, que cette main
L'élève, oui, jusqu'au ciel et c'est à peine assez !
Que vers le dieu soleil comme son tabernacle
Gravite l'ostensoir où fut dieu l'œuf humain,
Et monte l'éphémère et survivant miracle !

Mais à la fois qu'avec prudence elle l'étreigne
Et craigne d'insister : la coquille est fragile !
Et l'autre main, comment faut-il qu'elle se tienne?
Qu'elle ferme mes yeux, ma narine? A quoi bon?
Le plus pâle frisson d'horreur
Serait hors de son heure ici :
Nulle couleur et nulle odeur,

C'est un vieux déchet de carton,
Il fleure à peine le moisi.
A quoi bon, hélas : à quoi bon?

Tourne, crâne, pauvre toton !

FRÈRE TRANQUILLE

— La pensée est chétive chose et misérable,
Un sage mort ne vaut pas une chienne en vie,
On le voit quand on tient l'humble tas d'os friable
Où tremble la raison d'être de cette vie.

La pensée après tout, oui, que m'importe d'elle :
Où va-t-elle? on ne sait, et ne sait d'où s'en vient,
Et sa sœur l'âme qu'on m'assure être immortelle,
C'est même antienne : où loge-t-elle, on n'en sait rien.

Au fond de tout cela j'en ai peur, duperie,
Et l'on ne voudrait pas être dupe, pourtant :
Il n'est de saisissable en somme que la vie,
Et si peu captivante, et pour si peu de temps !

Mais mon seul bien, dès lors : aussi je m'y cramponne,
Hélas un jour ou l'autre il faudra tout lâcher,
Et, quand viendra cette heure où le plus dur frissonne,
Que me restera-t-il, à quoi me raccrocher?

— Et tous ces morts en moi, eux, que j'entends marcher !

FRÈRE TRANQUILLE

— Cette nuit j'avais travaillé jusqu'au matin
Et fumé comme il faut qu'on fume quand on fume,
Bien. Du reste rien bu. Pas mal d'âcres bouquins
Suppuraient sous mon crâne une orageuse écume.
La lampe charbonna, s'éteignit, et la lune
Régna toute ; elle emplit la chambre jusqu'au fond.
Je me trouvai la face incontinent baignée
D'une marée laiteuse où se crispa mon front
Sous comme un frôlement de toile d'araignée.
Je levai mes regards vers le crâne, et c'était
Un globe phosphoreux, lumineusement blême
Qui tout comme un vivant visage palpitait ;
Je crus sentir ma tête à moi verdir de même
Et se figer ainsi qu'une tête de mort :
Crabe qu'une pieuvre à doucereux coups vide,
J'entendais l'autre tête en un muet effort
Me soutirer la vie et pomper mon fluide ;
Puis, l'horrible perception que cette tête
Prenait la place de la mienne sur mon corps
Qui progressivement devenait un squelette,
Et que ma tête entrait dans la tête du mort.

FRÈRE TRANQUILLE

Et je crus voir sortir les morts par myriades
De la terre et passer dans les corps des vivants,
Les os fraternisant comme des camarades
Au retour d'un voyage au loin se retrouvant
Où tous ont cependant voyagé de conserve :
Étrange impression d'un va-et-vient latent
Et que ce sont sans fin les mêmes corps qui servent !

Une sueur monta lentement sous mon dos.
La vie sourdait partout, les derniers coqs se turent,
Le soleil dans ma chambre entra comme un héros,
Et j'entendis rouler les premières voitures :

Où allez-vous, d'où, pauvres morts, revenez-vous ?

FRÈRE TRANQUILLE

— Où allez-vous, d'où, pauvres morts, revenez-vous?
Tout ça se cherche quelque part, tout ça fermente ;
Sans fin à même soi l'ogresse s'alimente,
Et sans fin du vivant pétrit avec ses morts :
C'est ainsi que notre immortalité se prouve !
Tout ça se cherche quelque part et se retrouve,
Et se disperse, pour se retrouver encor :
Emmêlement navrant de tous ces pauvres êtres,
Embrassement hideux des vivants et des morts !
De ce corps rien à soi, tous les morts y pénètrent,
Tout le passé, tout l'avenir y danse en rond !
Pas même à soi la terre où ses os dormiront :
On ne dort point là-bas, il leur faudra renaître
Et leur terre avec eux, (leur terre !) et se repaître
L'un de l'autre, et voilà : nous nous dévorerons,
Et sur nous sans vieillir les siècles tourneront !
Hideux emmêlement de tous ces pauvres êtres
Que nous sommes ou que nous fûmes, ou serons !
Ah ! l'enfer, il est sur la terre, il est sous terre,
Il est en nous, partout ! Et le grand soleil rit
D'illuminer et de mûrir cette misère,
O nature ! ô charnier fleuri !

FRÈRE TRANQUILLE

— Omniprésent fantôme, image révoltante !
Tout ça se cherche quelque part, tout ça fermente,
On sent le sol qui vient et qui va sous les pieds :
Tu es, ô vie, la suprême horreur, le charnier,
La pleine cuvée de viande humaine, fumante,
Et qui s'agite et bout, affreusement vivante,
Et tourne sans espoir sous l'azur sans pitié !
Tout ça se cherche quelque part, tout ça fermente :
Que tout se ressouvienne au Jugement Dernier !
Grand'mère est économe, elle dose sa verve
Pour la parade dont il faut nous amuser ;
Ce sont les toujours mêmes figurants qui servent,
Et si peu déguisés, ah, si peu déguisés,
Que nous nous détournons avec un dégoût sombre
Quand s'entreheurtent nos pélerinages d'ombres.
Il faut pourtant sourire et nous entrebaiser,
Il faut nous amuser, la vieille nous observe,
Et puis pleurer, puis rire et puis recommencer.
O cuisine ! Et voilà la vie, ô Dieu, si belle,
Oui si belle pourtant, l'inhumaine ! En ruisselle
L'intarissable flot sans fin recommençant :

Mais nous, vagues perdues qui roulent et s'appellent,
Pêle-mêle odieux, dans l'aveugle torrent?
Ah, ce n'est pas ainsi qu'on se rêve immortels !

Les mêmes figurants, les mêmes figurants,
Ah !

— Et puis recommencer ! quelle dérision !
Je sens grouiller en moi tant d'existences feues,
Avoir remâché tant de vies antérieures,
Que toute œuvre me semble un sot et morne jeu.
Me dire que moi-même et sous ce même nom,
Qui sait? et sous ce masque tout pareil, horreur !
Et mêmes bâillements et mêmes à-quoi-bon,
Et même cœur d'abord désenchanté déjà,
J'ai fait, combien de fois, ce que là, tout à l'heure
Je vais faire et pourtant ne pressens même pas !
O notre orgueil, ô notre orgueil, quelle avanie !
Va, génie ébranché, poitrine sur cela !
C'est bien pourquoi l'on se voit si roué, si las,
Si vermoulu, si mort, si recrû de la vie :

Roue si lourde où l'on t'attelle,
Tu l'as tournée ici ou là,
Ton futur est l'agonie
De quel hier tu ne sais pas :
Vibre, cœur ; flambe, prunelle,
Cervelle, retourne-toi :
Paille sèche qui tournoie
Quand le vent s'en mêle,

FRÈRE TRANQUILLE

Sœur en peine, es-tu misérable plus que moi ?
O sainteté de mes si beaux premiers émois,
O mes ravissements, ô mes virginités,
Je savais bien que vous mentiez :
C'est gluants des baisers de l'univers entier
Que vous parvîntes jusqu'à moi ;

L'univers a passé par ton ventre, ô ma mère,
Combien de fois, misère, et j'en étais déjà !
Paille sèche, triste sœur,
Tourne quand le vent s'en mêle :
Tourne, tourne ma cervelle,
Viens et va et bats, mon cœur !

O mes frères (que de frères !)
Inextinguibles éphémères,
Semence ravalée en son premier crachat,
Gelée humaine, et ravalée à l'infini,
O notre orgueil, ô notre orgueil, quelle avanie :
Où allez-vous, d'où, pauvres morts, revenez-vous ?

Il faut quand même aller et voir venir debout,
Comme un dieu vendu, le coup lâche qui nous brise :
Mais qui s'étonnera des suées de dégoût
Qui nous montent les jours de formelle franchise,
De nous-même, et des luttes, et des buts, et de tout?

— Les mêmes figurants ! répétons-nous cela :
Les mêmes ! le voilà, le ver qui nous tourmente !
Au jugement final tout se retrouvera,
C'est dit, et tout est là qui grouille en cette attente,
Mais de l'anonymal ferment qui couve là
Chaque hôte, ses cinq cent mille ayants-droit voraces,
Déchaînés, comment Dieu connaîtra-t-il les siens,
O pauvres morts tenant tant et si peu de place,
O vivants, ô nature, ô fleurs sur nos chemins ?
Les siens ! un plus hautain malaise m'embarrasse ;
Les siens : tous ! mais les nôtres? on veut chacun son bien,
Je veux mon bien, chacun le sien, chacun le nôtre :
Si c'étaient nos seuls os ! mais nos individus,
Le « sait-on quoi » qui veut qu'on soit lui et non l'autre,
Cela du moins, cela me sera-t-il rendu?
Meure la fleur si sa senteur éternisée
Fait la fleur immortelle au fuyant cœur des hommes,
Meure mon cœur, meure mon corps si ma pensée
Loin de l'heure s'envole et du lieu dont nous sommes,
Et porte bien longtemps après aux autres hommes
L'extase des prairies en mon vol traversées !

FRÈRE TRANQUILLE

O vanité superbe, ô chimère insensée,
O fleurs, trop beau coussin de fleurs pour l'âme en peine !
Des fleurs, toujours des fleurs, trop tendre cœur qui veux,
Torréfié déjà, saignante fleur humaine,
Au brasier ébloui faire la part du feu !
O prestiges issus de moi-même, ô sirènes,
Pourquoi sans fin psalmodier : ceci mourra,
Mes os, ma peau, l'orgie en joie au cœur des veines,
Et mes reins, et mon fiel, ça et ça s'en ira,
Mais pour éterniser la secousse amoureuse
Dont l'auront, cette chair, les autres chairs blessée,
Une affre fugitive, heureuse ou malheureuse,
Les souffles des prairies en son vol ramassés,
Et son je ne sais quoi que nous nommons pensée !

Il fera jour demain ! assurance insensée,
Vagissement sénile, illusion d'enfants !
Quand toute grande l'immense ombre s'est dressée
De l'éternelle nuit qui s'avance en rampant,
Toi, pour exorciser l'effroyable pensée,
Ton cœur tourmente encor la féerie harassée
D'un jour inextinguible à tous coups triomphant !
Pourquoi l'affreux semblant de te prendre en des pièges
Qu'un haletant génie fait sourdre sous tes pas ?
Les mensonges pourquoi t'ourdre dont tu t'assièges
Lorsque très bien tu sais que tu n'y croiras pas ?
Oublier ! Oublie-t-on qu'on n'est rien qu'un pauvre homme ?

Prends au moins la fierté d'être humain et peureux...
Humain ! Le chien qui crève, au néant qui le somme,
Y songe-t-il? hélas, qu'il est dur d'être un homme
Et que nous sommes donc entre tous malheureux !
Comment n'y rêver point chaque heure de sa vie,
Qu'il faudra s'en aller et tout entier partir?
L'affreuse odeur des morts m'empoisonne la vie,
Qu'importe, un jour encor : je ne veux pas mourir.
Mourir, et tout entier, ah l'horreur, infamie,
Nous faire sans qu'on l'ait requis, un présent tel,
(Ce n'est qu'en l'échappant, hélas, qu'on l'apprécie)
Et nous reprendre tout, d'un coup, c'est trop cruel !
Qu'on nous parle fléaux, désastres, incendies,
Et maladies sans nom dont on ne peut guérir :
Quoi c'est-il tout cela tant qu'on garde la vie?
Il n'est qu'une infortune au monde, c'est mourir !

O mon âme immortelle, à moi ! je me cramponne,
Éperdu naufragé qui s'assiste engloutir,
Au brin d'herbe crispé sur l'eau qui tourbillonne,
A rien, à moins que rien : je ne veux pas mourir !
Alcools stupéfiants, sirènes, ô sirènes,
Je vous bois, je hume vos chants, riant écho
De tant d'appels navrants, et le torrent m'entraîne,
Et je descends à pic au fond du gouffre d'eau.
Et je ne veux pas voir ! oh l'oubli, oh cœur lâche,
Plus lâche encor de n'en vouloir pas convenir :

Et plus fort au fétu mes ongles fous s'accrochent :
Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir !
Songer qu'il faudra dire adieu à toutes choses,
Est-il assez hideux, ce traître coup du sort?
Jetez des fleurs, encor des fleurs, jetez des roses,
Que je ne sente plus l'affreuse odeur des morts !

Et je mourrai. Chère âme, il faut donc que tu meures,
Souffle, pensée, ardeurs avec toi sont taris :
Quel relent rôde encore où s'endormit la fleur?
Veille-t-il un arôme où morte est la prairie ?
Incestueuse nuit et ton spasme d'étoiles,
Que sombre mon frisson, survivras-tu, ô nuit ?
Sans prunelle où leur flamme enamourée chavire,
Sans narine où capter vos lents vertiges, fleurs,
Sans oreille qui vibre où leur verbe soupire,
Sans ce cœur qui frémit selon que va leur cœur,
Frémira-t-il encor des fleurs et des étoiles?
Sans la machinerie d'os, de nerfs et de moelles
Pour te rendre, univers, en mon moi rebrassé,
Pourrais-je recracher tes fleurs et tes étoiles
En ce feu d'artifices vain, vous, mes pensers,
Que j'ose dire miens, dont mon orgueil sans honte
Et jongle et s'éblouit? Va, pétale à pétale,
La fleur s'effeuille au vent qui des chutes d'eau monte,
Pour jamais descendra dans la sourde rafale
Et sans laisser de trace, anonyme a passé ;

Hélas, hélas, hélas, chairs et pensers, nos êtres
S'iront avec les fleurs et l'âme feue des fleurs,
Effeuiller au murmure éploré des étoiles,
Tout de même que les étoiles leur lueur
Aux fournaises sans fond des étoiles à naître,
Et que les univers, soleils et senteurs vaines,
Pêle-mêle au creuset immanent vont finir.
Fleur humaine, mon âme, il le faut que tu meures,
Flamme, souffle, senteurs, fuiront avec ta vie,
Il faut mourir et tout entiers quand tombe l'heure,
Et se résoudre en chœur dans l'éternel oubli.

Dans l'éternel oubli ! l'appel lugubre tinte,
Qui du gouffre remonte et nous réclame à lui :
La fleur penche, aspirée, et sans fin, ô défunte,
Tes sœurs ignoreront qu'une sœur a fleuri.
Des fleurs, des fleurs : il y aura des fleurs encore,
Oh, des fleurs, et plus n'y serai-je pour les voir ;
Et des soirs ! et des nuits belles comme l'aurore,
Et des torrents d'étoiles au ciel comme ce soir !
Et des rires dans l'air, des chants, des enfants roses,
Sur la verdure... oh, des enfants, oh chers trésors !
Versez des fleurs, des fleurs encor, versez des roses,
Que je ne sente plus l'affreuse odeur des morts !
Oh, des enfants, entendez-vous? mon cœur se brise,
Il y aura mes enfants à moi, puis les leurs !
O mon Félicien, mon Georges, ma Denyse,

FRÈRE TRANQUILLE

Où serez-vous? oh, moi, où serai-je? et j'en meurs !
Cela, soit ; mais les voir, boire la vie encore
A ces bouches de joie en fleur, oh chers petits,
De loin vous voir ! des fleurs, des fleurs, des fleurs encore :
Les morts gorgent ma bouche et bâillonnent mes cris,
Et les fleurs souriront à l'immortelle aurore
Sans savoir qu'une fleur dans leur ombre a fleuri !

— Apaisez-vous : disiez-vous pas, parlent les sages,
Que déjà vous avez peut-être bien vécu,
Et le même, mêmes pensers, même visage?
— De quoi cela sert-il? Je ne me souviens plus !
Et si je dois renaître, ici ou là, qu'en sais-je?
Rien, absolument rien, et ce fût-il certain,
Qu'importe si ma vie d'ici et le cortège
De celles-là d'avant mêmement s'est éteint?
Puis, quoi, son propre double à soi, sa parodie,
Cela, faire cela, et sans fin, jusqu'au bout,
O notre orgueil, ô notre orgueil, quelle avanie !
Cette angoisse de plus frappe le dernier coup :
Où allons-nous, d'où, pauvres morts, revenons-nous?

— Ainsi, j'ai donc sur mes épaules,
(Et je promènerai cela toute ma vie !)
Une tête de mort et de la chair dessus :
Ah doux Jésus, ah doux Jésus, est-ce assez drôle ?
Et tous ces passants que je frôle
Ont leur tête de mort aussi.
Ils ne s'en aperçoivent plus :
Moi, songer à cela m'affole,
O Jésus, hélas, ô Jésus !

— Et puis, recommencer ! quelle dérision !

— De ce père et ce fils cheminant côte à côte,
Là-bas, lequel le plus de fois a mangé l'autre?
Combien de fois se sont-ils entre-dévorés
En même temps? lequel est le vrai premier-né,
Hé-hé?
Et ce loyal boucher ! il mène à l'abattoir
Ses propres grands-aïeux montés sur quatre pattes,
Et sans savoir, pour leur trépas porte en sautoir
Un morceau d'arrière petite-fille (ingrate !)
Spirale d'avatars aisée à concevoir :
Tel fragment de phosphor saute dans l'herbe ; un autre,
Des mêmes os sorti, plonge dans un mouton ;
Son cousin, dans un homme, et chacun suit son hôte :
Second broute premier, troisième abat second.
Nul n'échappe. L'esprit peut donc à sa façon
Suivre l'état-civil d'une illustre charogne,
Et, pourquoi non? la voir, tous les temps révolus,
Se reconstituant l'être qu'elle reçut,
Reprendre sans savoir sa première besogne :
Et si crâne était...
Dieu ! pas un mot de plus !

FRÈRE TRANQUILLE

— Parlons peu, parlons bien. Puisque Jésus fut homme,
Depuis dix-neuf cents ans son squelette et sa chair,
Diffusés à même la terre, et l'eau, et l'air,
Circulent : quelque éclat de ce divin cerveau
S'est peut-être mêlé, Pascal, à ta prière
Ruisselante de sang qui regagnait l'éther,
Ailes déchiquetées, oiseau borgne et sublime...
O Pascal, oh, ton grain de sable, oh ton abîme,
Le nôtre où l'oiseau tourne et tombe, crâne ouvert !

On peut bien divaguer quand on a tant souffert...

Ai-je divagué, donc? ai-je dit l'imposture?
Quoi, si la cendre d'Alexandre, d'aventure,
Boucha la bonde d'une tonne de porter?
Si, (terreur !) si le pot à bière de Luther,
O calvaire plus noir ! dans son argile impure,
Eut sa dose de la foudroyante poussière... ?

Oh j'ai peur, ô Jésus, vais-je y croire, à l'enfer ?

FRÈRE TRANQUILLE

— Nous sommes les pendus, pendus mal assortis.

Relent de quelle idolâtrie exaspérée,
Avec le lait sucée, avec le sang, depuis
Des mille et des mille ans ! ainsi donc je ne puis
Crier SON NOM : ma langue remonte, effarée,
Loque inerte, chiffon pendu au fond du puits !

Nous sommes les pendus, pendus mal assortis.

Pendu, pendu : c'est moi le pendu ! Va, ballotte,
Autre loque, et dois-tu être grotesque à voir,
Pendu au fond du puits glacé, visqueux et noir,
Qui t'abîme aux parois, et sur l'eau qui clapote,
Gigotte entre ta peur et tes vains désespoirs !

Pauvres corps, pauvres morts qui pendons dans le noir.

Ah c'est pitié vraiment quand la raison se mêle
De se mettre en ménage avec l'autorité !
Il faut notre candeur pour avoir inventé

FRÈRE TRANQUILLE

Cet inceste piteux de l'ange et la femelle,
Accouplant la science à l'aube charité :

Pauvres gens, pauvres dents qui dans le noir pendez,
O démantibulées castagnettes !

Toujours notre morale ! ah, sommes-nous honnêtes !
Jusqu'à l'écœurement ! Il faudrait oublier
Tout (mais on ne peut plus, on est si bien liés !)
Ou s'en tirer, brusquant nos pédantes sornettes,
Par quelque acte de foi qui rapprenne à prier.

Prier, vers quoi? la terre est morte et le ciel noir...

D'ailleurs, le monstre en soi n'enfreint nul fait plausible.
Ah, plausible, ah ce mot ! est-il grotesque ici !
C'est la raison qui se redresse et ressaisit
Son prisonnier : la corde tremble ! es-tu risible,
Récalcitrant pendu, pendu mal réussi !

FRÈRE TRANQUILLE

— Nous sommes les pendus, pendus mal assortis.

— Incoercible, absurde et presque sacrilège,
Même pour l'incroyant qu'on se veut efforcer
D'être, une pensée autre obscurcit ma pensée ;
Elle l'épie, elle l'obsède, elle l'assiège ;
La voici dans la place, et rien pour la chasser !

Ma sécurité veut que mon cœur se soulage :
Ces louches oiseaux noirs levés on ne sait d'où,
Sans trêve dévidant leur cercle autour de nous
Flairent un cerveau mûr, en silence y ravagent,
Et voilà qu'un matin on se découvre fou...

Fou ? je dégorge un mot de mauvaise aventure :
L'air se fait lourd pour nos raisons, ce ne vaut rien,
Tout ceci... mais que dis-je, as-tu pas honte ? eh bien,
C'est ce coup-ci que tu es fou, faible nature :
Terreurs de fanfaron d'où sortez-vous ? d'où vient,

Sans raison, l'autre peur, enfantine, stupide,
De nommer ma fantasque imagination ?

FRÈRE TRANQUILLE

Quel inhumain assaut de superstitions
S'en viennent asséner nos crânes mal solides
Où l'affreux spectre danse, de l'obsession?

Peur, non : plutôt pudeur, pudeur du ridicule ;
Je sens trop qu'il faudra que j'aie honte de moi
Et de ma peur... encor ce mot : mais peur de quoi?
De rien, je sais, de rien ; et pourtant je recule,
Et pourtant, oui, j'ai peur, et ne sais pas pourquoi.

Non, tu sais bien, menteur ! peur moins des choses sombres,
Folles peut-être bien, dont tu vas divaguer,
Que terreur — oh, grand Dieu, je viens de l'évoquer,
Le démon ! oui, terreur que ma raison ne sombre,
Pauvre bateau pourri pour avoir trop vogué !

Oui, ce crâne pareil aux milliards de crânes *
Qui rôdent dans la terre ou végètent dessus,
Symbole du néant que je suis, et qu'il fut,
Je songe, obsession absurde, impie, insane :
Et si ce crâne était le crâne de Jésus !!

Ah, superstition ou non, lorsque vous rident,
Vous rident, vents d'enfer, de semblables pensers,
La folie est bien là, qui rôde et veut passer !

* Ne pas oublier que c'est un incroyant qui parle.

Mais qu'y faire? et puis bah ! l'habitacle est solide ;
Et vogue la galère au risque d'enfoncer !

Non c'est niais, sans plus : imbécile, baroque,
Risible... alors, pourquoi mon rire est-il perclus?
Le vieux sang qui revient : cela et rien de plus,
Rien de plus, et qui vaut à peine qu'on s'en moque...
— Mais, si ce crâne était le crâne de Jésus ?

Voilà le cri lâché ; maintenant on respire,
La bête est morte. Oh oh, quel triomphe hasardé,
Pendu : quelle est la bête, oses en décider :
Moi peut-être, qu'en sais-je? et je sais que j'expire ;
A tuer sa folie, un cœur est suicidé.

Plus n'y crois-je en Jésus ; la science est certaine ;
Par centaine en tout temps les Messies ont paru :
En quoi m'importe mieux le fantôme diffus
De Celui qui parlait à la Samaritaine ?
Mais, si ce crâne était le crâne de Jésus?

Je ris, je m'efforce de rire : ainsi l'on chante,
On se chante la nuit pour se donner du cœur :
Toujours pareille affaire ; au fond, on meurt de peur :
Allons, ressaisis-toi, pauvre chair trébuchante,
Ressaisis-moi, Raison, fallacieux tuteur !

FRÈRE TRANQUILLE

Va, tu pourras t'en rire après, de ton fantôme,
(Il vint : c'était la nuit, il vint par trahison)
Quand l'irrésistible soleil de ta raison
Transpercera ton sang croupi avec ses baumes ;
La Raison a toujours raison, toujours raison :

Par des fatalités, mettons... miraculeuses,
Un squelette se peut conserver deux mille ans,
Le crâne tout au moins ; si les os cependant
Dans l'humus noir sombraient, grand'mère l'oublieuse
Saura retrouver tout quand il en sera temps ;

Je puis suivre en sa vie un éclat de squelette,
Le voir se disperser, puis, les temps révolus,
Rejoindre ses morceaux par un hasard... voulu...
Et ce crâne où là-haut la lune se reflète,
Oui, si ce crâne était le crâne de Jésus,
Hé-hé?

Si Jésus fut Jésus, si Jésus vécut homme,
Depuis mille et mille ans l'ossature et la chair
Prirent le temps de s'émietter dans l'eau, dans l'air,
Dans la terre, et dans tout, dispersés Dieu sait comme !
Qui sait? l'infâme pot à bière de Luther...

(D'Alexandre si la cendre bouche, ô Shakespeare,
La bonde d'un tonneau !) dans sa glaise enchâssa

FRÈRE TRANQUILLE

Un grain du divin legs et le pot en cassa ;
Un autre eut ta vessie, Cromwell, puis ton délire,
Napoléon... — Et toi, ta folie? halte-là !

Et pourtant oui c'est très plausible, très plausible...
Plausible ! ah ce mot-là toujours sonne aussi faux ;
Raison tu es tenace et tu tiens comme il faut
Ceux que tu tiens, Raison, ta sagesse est terrible,
Mais que mal tu convaincs, pour parler aussi haut !

J'en sais trop, c'est trop lourd et mène à la folie ;
La corde va et vient, s'étire et se détord
Et me balance au bout : remonterai-je au bord
Du gouffre? Une lumière, ou faire que j'oublie :
Mais tout va s'effondrer sous le poids d'un tel mort !

Et j'appelle, intangible âme en peine, j'appelle
Une main de là-haut, Jésus, toi qui peux tout :
L'enfant blond qui jouait naguère au bord du trou
Va-t-il renaître à l'innocence originelle?
Et je pousse mon cri, mon pauvre cri de fou,

Le cri de toute hélas ! l'humanité qui râle,
Et d'angoisse et de soif, le cri sans fin déçu,
Le cri, oui fou, mais fou d'un amour éperdu,
Heurtant ce propre front, sa pierre sépulcrale :
Oh, si ce crâne était le crâne de Jésus !

FRÈRE TRANQUILLE

Si Jésus fut vraiment Jésus le fils de l'Homme,
Il fut par tout son être infiniment Jésus,
Dieu, le Verbe, qu'aux éléments qui l'ont reçu
Il dispersa, pour nous et tous tant que nous sommes,
Tous le transportons-nous en nous à notre insu !

Chaque parcelle de la terre que tu foules,
L'atôme que ton souffle incorpore avec l'air,
Herbes, bêtes et dieux en prison dans ta chair,
Et chair, pensée et cœur, de toi sans fin tout roule
Jésus multiplié comme l'immense mer ;

Tu sacrifies Jésus dans ce pain que tu manges,
Cet air que tu respire et cette eau que tu bois,
Et par tes yeux, par tes narines, par ta voix,
Et par ton sang et par ses amoureux mélanges,
Jésus en sacrifice est offert chaque fois ;

Il s'offre à vous et souffre en vous et perpétue
L'innombrable immolation dont vous vivez ;
Le chaud torrent de vie où vous vous abreuvez,
Jésus, ô Jésus, toute minute nous tue
Et tu nous ressuscite et nous voilà sauvés !

Si toi ne nous a pas failli, si tu fus l'Homme,
Si tu fus le Divin dans notre humanité,
Nous portons tous Jésus et nous l'avons porté

Sans fin et chaque instant qui s'efface consomme,
Fleur d'autant de trépas notre immortalité.

Crâne qui planes là quel grain de ta poussière
Frémit de la pensée et du cœur de Jésus?
Quel atôme en quel coin de mon être perdu
Est Jésus? Tout à lui ! et l'âme tout entière
Dit : oui ; et l'univers répond : Il a voulu.

Il est là, l'entends-tu? il te brûle, il te ronge,
Il te traverse avec l'éclair, terrestre ciel,
Il te dévore, il boit tes sueurs, boit ton fiel
Et tous les fiels du monde et fait, sublime éponge,
Tout jaillir en encens pour le ciel éternel ;

Il lève en s'élançant l'irrésistible pierre
Sous quoi tout ce qui vit tourne comme un damné ;
Tout s'écroule, et plus blanc que l'agneau nouveau-né
Dans l'aurore éblouie où gronde sa lumière,
S'envole, oiseau ravi, l'univers pardonné !

Et moi ! fus-je donc oublié qui ne puis croire?
La main de gloire en vain aura-t-elle passé?
Oui, en vain : pour jamais le savoir m'a couché
Sur la terre lugubre, impénétrable et noire,
Et Jésus tout-puissant n'a pas pu m'arracher.

FRÈRE TRANQUILLE

L'étrange obsession, peut-être clairvoyante,
Pour moi peut-être ouvrait les gouffres du bonheur ;
Mon cœur s'élançait là qui n'en peut plus, un cœur,
Un cœur qui ne sait plus, et toi, Raison grinçante,
A mis ce cœur en pièce et lacéré la fleur ;

J'allais peut-être aux cieux sur l'aile d'un délire ;
Pourquoi faut-il qu'ils aient, tes parce-que branlants,
Raison, fauché l'absurde et l'angélique élan,
Quand toi-même, illusoire échafaud tu chavires,
Et m'abîmes sous toi, pantelant et pleurant...
O Jésus, ô Jésus !

— Oh, si Jésus était vraiment le Christ, pourtant !
Oh, s'il était, mon Dieu, vraiment ressuscité,
S'il était Dieu !

— Et puis zut, allons voir les filles !
Rien tel pour remettre d'aplomb
Une cervelle qui vacille,
Qu'une débauche prise à fond.

Le bas-ventre est un magistère,
Le mieux idoine à vidanger
L'esprit. et la soif du mystère,
Un avis qu'il faut nous purger.

En matière à philosophie
Pour moi ce va tourner encor :
La luxure qui crée la vie,
Fait bon ménage avec la mort,

Et caressant une femelle
Je reste assez maître de moi
Pour rêver de l'âme immortelle
Et des problèmes d'au-delà :

Va, m'ami, va, la lune s'éveille ;
Va, m'ami, va, la lune s'en va !

FRÈRE TRANQUILLE

— Des fleurs, couronnez-vous de fleurs, et haut les coupes !
Et qu'on amène un mort en triomphe au festin,
Pour dire : Usez du temps ! car lequel de la troupe
Est sûr de jamais voir le soleil du matin?

Des femmes, à foison, jeunes, belles, rieuses !
Des vins, ventre-saint-gris, comme s'il en pleuvait !
Carousse ! et pour demain les choses sérieuses :
Et tant mieux si demain jamais plus n'arrivait !

Toi, camarade suspendu qui me regardes,
Je le sais, je le vois, du fond de tes trous creux
A travers le halo de ma chambre blafarde,
Persiste : on va t'offrir un spectacle joyeux !

Poitrine, reins, cerveau, chez moi tout est robuste
Et j'ose t'honorer sans détourner les yeux,
Crâne altier : que ma fin soit celle ou non d'un juste,
Elle sera d'un sage et maître en ce qu'il veut.

FRÈRE TRANQUILLE

— Frère qui viens d'achever
La formalité amoureuse,
Une paix impérieuse
T'imbibe de ses rosées :
O hymen, ô hyménée !
— *Morieris, moriere !*

Prête, prête à s'envoler,
Légère, légère, légère,
Ta grande âme fait la fière,
Ta grande âme délestée,
O hymen, ô hyménée !
— *Morieris, moriere !*

Mais bientôt ta volupté
Se détourne en lassitude :
Le néant des turpitudes
Te grimpe au cœur en nausée :
O hymen, ô hyménée !
— *Morieris, moriere !*

Ce pourtant à tes côtés,
Reposée et point repue,
Te fait signe l'âme élue
Qu'il vous faut recommencer,
O hymen, ô hyménée !
— *Morieris, moriere !*

Cœur flétri, toi, reins vidés,
A peine un respect t'arrête
De lui écraser la tête
Et le... à coups de soulier,
O hymen, ô hyménée...
— *Morieris, moriere !*

Puis sous ses sales baisers,
D'autres vigueurs te retrouvent ;
Tu retombes sur ta louve
Te faire redévorer,
O hymen, ô hyménée,
— *Morieris, moriere !*

Va, pauvre âme victimée,
C'est la complainte éternelle,
C'est l'histoire universelle :
A quoi bon te désoler,
O hymen, ô hyménée,
— *Morieris, moriere !*

FRÈRE TRANQUILLE

Tout germe et meurt d'un baiser,
Les astres, flaques de sperme,
Pareille affre les gouverne :
Accomplis ta destinée,
O hymen, ô hyménée,
— *Morieris, moriere !*

FRÈRE TRANQUILLE

— Le camarade suspendu
M'observe avec un air sinistre
Que je ne lui ai jamais vu :

Vieux camarade à l'air si triste,
Par hasard te douterais-tu
D'où, ce soir, je suis revenu?

D'une orgie infiniment triste
Avec une fille des rues
(Pourquoi, compagnon, remues-tu?)

Belle, oui, comme la beauté !
L'enfantine splendeur des anges
Dans l'horreur du vice éhonté.

Or moi, tandis que dans sa fange
Je me vautrais comme un perdu...
— Compagnon, c'est vrai que tu bouges !

Dans mes deux yeux est apparue
Ton image, comme un fer rouge...
Encore il bouge en ce moment !

FRÈRE TRANQUILLE

Je ne sais quel air de famille,
Irrécusable affreusement,
Sur ta répulsive guenille

Calquait ce visage d'enfant ;
Je perçus que si renaissait
Sur toi, crâne, ta chair absente,

Une figure en fleurirait,
Tant merveilleusement parente
Que si même moule eût tout fait...

Mais pourquoi tes dents craquent-elles?
Cette ressemblance pourquoi
Et dans une occurrence telle

Que je ne songeais guère à toi !
Mais c'est qu'il bouge encore, il bouge !
Par hasard serait-il jaloux?

Je ne veux pas devenir fou,
Et je sens que frôle ma face
Et se promène sur mon cou

Le vent de la folie qui passe !

— Non, le crâne n'a pas bougé !
Voyons, que peut faire à ce mort
Ce que j'ai fait ou n'ai pas fait,
Cette nuit ? — C'est qu'il bouge encor !
Ce n'est pas lui, ce n'est pas vrai !
Plutôt tarissez-vous, prunelles,
Et que je garde ta clarté,
Raison sublime qui chancelles !
Horreur, mes yeux fermés, je vois
L'affreuse chose qui remue !
O raison, ma raison, dis-moi,
Prouve-moi que je n'ai rien vu !

FRÈRE TRANQUILLE

— A quoi bon essayer de se donner le change?
La chose inerte qui remue,
Puis, cette ressemblance étrange,
Ça, et puis ça, je l'ai bien vu.
— Étrange, et pourquoi? le hasard
(Mot stupide) a coutume assez
De rencontres qui soient bizarres
Rien que pour les cerveaux blessés,
Et, tudieu, le mien est solide :
Comme ce mort en son vivant ;
Ça se voit, il fut un beau drille :
Il prit femme, et fit des enfants,
Il eut par exemple une fille,
Peut-être deux : et l'autre nuit,
La dévergondée demoiselle
Que je... oui, et ce qui s'en suit,
C'était : pardieu oui, c'était-elle,
C'était elle, ou l'une des deux...
Sans doute ignore-t-il laquelle,
C'est ça qui le rend malheureux,
Le pauvre vieux : quoi là d'étrange?

FRÈRE TRANQUILLE

C'est fatal que sans s'en douter
Un jour ou l'autre, on boive et mange
(Façon... étrange, d'hériter !)
Les os d'un aïeul et vendange
La vigne de sa fille aussi.
L'étrange est qu'il l'ait ressenti :
Puis quoi, et la télépathie?

— Ça, c'est la Raison qui se venge.

FRÈRE TRANQUILLE

— J'ai vu de sorte irrécusable
L'inconcevable, l'impossible :
Dès lors je suis fou? — Tu es bête
Rien de plus, c'est tes sens les fous.

Mais que ta raison donc contrôle
Ce que ton œil a vu ou cru,
L'explique enfin... — Oui, mais c'est drôle,
Je ne me sens pas convaincu ;

Car je n'ai plus très confiance
En ma raison : je ne puis pas,
C'est d'elle que je suis malade :
Qui contrôlera? — La science.

— Et la science? — On l'étaiera
Du témoignage de tes sens...
Ça me rassure camarade,
Mais cela ne me guérit pas.

BIBLIOTECA

FRÈRE TRANQUILLE

— Science aujourd'hui m'a redit :
Ami, mon ami, tu es bête ;
Résoudre ça qui t'inquiète,
Mettre en déroute l'ennemi,
Est mon métier : pourquoi t'abattre?
C'est simple comme un et un deux.
— Est-ce si simple, un et un deux?

— Tout simple : un et un deux, puisque
Deux et deux quatre ; et deux et deux
Quatre, puisque un et un deux :
Un, deux, quatre, voilà pourquoi,
Deux, quatre, un, tu as tort de croire,
Quatre, un, deux, à ce que tu vois.

Hors un et deux, tout est erreur ;
En un et deux, tout est science.
— Je veux le croire avec ferveur,
Mais avouerai-je en confidence,
Ça n'empêche pas d'avoir peur.

FRÈRE TRANQUILLE

— Ami, mon ami, tu es bête,
Avoir peur, tu n'as plus ce droit :
Un et deux, on te le répète
Sont la clef de tous tes pourquoi :
C'est clair comme deux et deux quatre.

— Ah, qui me prouvera que deux et deux font quatre?

— Si je puis me prouver de sorte irrécusable
Que deux et deux sont trois, ma raison est sauvée !
— Prouve-toi, tout d'abord, que deux et deux sont quatre?
Toc, toc !

FRÈRE TRANQUILLE

— J'ai voulu ne plus y penser ;
Mais la vision empestée
En pleine nuit, en plein midi,
Avec acharnement me suit !

Il est au ciel, il est sur terre
Plus de mystère, Horatio,
Qu'en toute ta philosophie,
Et ta science, et tous tes mots !

Des mots, des mots ! tu peux les taire :
Je les sais tous moi qui sais tout :
Les mots, c'est toute ma misère :
J'en ai trop bu, m'en voilà saoûl.

Si ma raison crevait du coup,
Je pourrais bénir mon bonheur :
Souhait vain : je ne suis pas fou,
Je suis saoûl de mots, et j'en meurs !

FRÈRE TRANQUILLE

— Raison, étoile clandestine
Qui travailles dans notre nuit,
Raison divine,
Si pâle, tu nous illumines
Pourtant, et tu nous éblouis
Comme un soleil !
Sous la corne de notre crâne
Comme au centre d'une lanterne,
Raison, tu veilles ;
Et moi, ma lanterne se troue,
Un vent venu je ne sais d'où
Souffle sur toi ;
Raison, étoile du matin,
Éveilleuse, veux-tu t'éteindre ?
Oh, reste-moi,
Raison, ma fierté, tu charbonnes
Et je dois mourir si tu meurs :
Reste-moi bonne,
Préserve-moi, ne t'en va pas,
Préserve-moi des mauvais rêves,
Et de moi, hélas, et de moi !

FRÈRE TRANQUILLE

— A tout moment j'entends les spectres qui me frôlent,
Les mots m'empêchent de dormir ;
Les mots, les morts goguenardent sur mon épaule,
Dès qu'ils voient que je veux écrire ;
Tous des morts, en plein jour, par bandes faméliques,
Goûtant ce que je mange ou bois,
Ils peuplent mes sommeils de cauchemars lubriques
Et funèbres tout à la fois.

Ils s'asseyent sur moi sitôt que je me couche
Afin de m'étouffer,
Et leurs affreux baisers qui m'emplissent la bouche
M'empêchent de crier ;
Il faudra bien qu'un jour ou l'autre je les suive
Et tel est mon destin,
Et les voix du monde des vivants ne m'arrivent
Qu'en murmure indistinct.

FRÈRE TRANQUILLE

— J'entends monter vers moi, méphitiques, lugubres,
Les effluves d'un âcre amour contre nature ;
Réjouis-toi, Démon, l'incube m'a saisi !
J'ai senti mon flanc battre à passer près de lui ;
Il m'a fait son épouse et prise tout entière.
O nuits lourdes grouillant de songes délétères,
O phosphore des os des morts enamourés,
Lémures suintant des cercueils mal fermés !
Quand viendra-t-il, le jour? que cette nuit est noire,
Fera-t-il jour demain? je n'ose pas y croire,
Cette nuit semble ne devoir jamais finir,
Et je frissonne au penser seul de m'endormir !

FRÈRE TRANQUILLE

— Dans ma main, viens, ô crâne chéri, mon oiseau,
Mon doux oiseau frileux, venez, mon amoureuse !
Non oh, non : l'amoureuse, c'est moi, trop heureuse
De t'aimer sans espoir en te rêvant si beau !
Pensez-moi la plus belle des adolescentes
Qui vous offre sa fleur sans espoir de retour :
Car vous dûtes aimer bien des fois, cher amour !
Baisez mes lèvres de vos dents resplendissantes...
Mes lèvres, voyez-les, hélas, elles sont blêmes,
C'est qu'elles ont la fièvre, vois-tu? elles t'aiment.
Et tout mon corps, mon corps aussi t'aime, il te veut,
Il a soif, il a faim de ton amour : prends-le,
Le silence nous favorise, et les ténèbres ;
Prends-moi, fais-moi mourir, retrouve tes vertèbres,
Tes tibias, tes fémurs, et tes reins, oh tes reins,
Et ton sexe chéri... Non, je ne veux plus rien,
Tu sais bien, que baiser tes dents, sous l'espérance
De garder leur morsure empreinte dans mon sein !

— Mais horreur ! tandis qu'en mon ignoble démence
Je serre sur mon cœur l'amas d'os ébréché,
Une dent se déchausse et dans le noir silence,
Roule et puis disparaît par un trou du plancher !

FRÈRE TRANQUILLE

— C'est trente-deux fantômes blancs
Qui bougent dans la nuit, qui bougent !
C'est trente-deux fantômes blancs
Qui bougent en me regardant.

C'est trente-deux fantômes blancs
Que j'entends rire, je vois rire,
C'est trente-deux fantômes blancs
Qui m'observent ou font semblant.

C'est trente-deux fantômes blancs
Palpitant comme des prunelles,
C'est trente-deux fantômes blancs
Qui me suivent de leurs yeux blancs.

C'est trente-deux fantômes blancs
Me suivant pourtant qu'immobiles,
C'est trente-deux fantômes blancs
Qui sans bruit m'escortent en rangs,

Les dents, les dents, oh, les dents !...

FRÈRE TRANQUILLE

— Torrents de fleurs, amas d'ordures,
Pourquoi tant d'existences feues
Sous tant d'existences futures,
Nature, dans ton morne jeu?

Tant de lumières qui s'agitent,
Éteintes, rallumées sans fin !
Oh, mourir, oh mourir bien vite :
Mais cela n'arrêtera rien.

Suspendre, fût-ce une minute,
Cela même *on* nous le défend :
Et pourquoi tant et tant de luttes
Pour n'aboutir qu'à du néant?

Alors quoi : se résigner donc
Dans le calme du désespoir?
Mais *quelque chose* nous dit : Non,
Tourne, damné : c'est le devoir !

FRÈRE TRANQUILLE

— Il a l'air bête avec ses deux yeux sans regard.
On croirait qu'il le sent, cet inutile ; il gêne,
Il est gêné : que fait-il, pourquoi ce retard?
La terre attend, prête à mettre fin à sa peine.

Opiniâtre vieux ! en a-t-il pas assez,
Que jusqu'après la mort il s'acharne à la vie?
— Mais moi qui l'envie en secret et le convie,
Pourquoi n'osé-je donc pas m'en débarrasser?...

— Débarrasser de quoi : de lui, ou de la vie?

FRÈRE TRANQUILLE

— Abrégeons, cher ancien, l'attente qui nous dure,
Douillettement aussi dormirons-nous après :
Fais dodo, câlin mon vieux frère,
Fais dodo, t'auras du repos,
Fais dodo, rentre dans la terre.

Nul rêve au clair repos, trêve sans imposture :
Trêve tant légitime, hélas, n'est-il pas vrai?
Tu boiras mon jus dans la bière,
Viens là-bas attendre mes os :

Tu boiras mon jus dans la terre,
Fais dodo, câlin mon vieux frère,
Douillettement ainsi dormirons-nous bientôt,
Fais dodo, frère et à tantôt !

FRÈRE TRANQUILLE

— « Rond comme un sein ou tout ce que gonfle une force »
Dit Jarry, parlant d'un crâne. (Mais s'il est vide
Et tronqué du vivant piédestal de son torse?)
N'importe : la pensée est juteuse et splendide.

Il songeait surtout, sans insister plus avant,
A ce qui nous possède tous, voyant entre eux
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,
A l'écarlate fruit de notre arbre amoureux.

De la tête d'en haut à l'autre, un lien cruel
Qu'attestent tout peuple et tout homme en toute langue,
Mène communiquer, intime et sexuel,
L'amour sanguinolent avec la mort exsangue.

FRÈRE TRANQUILLE

— C'était un crâne entier
Qu'on bourrait de science,
Bourrait sans s'arrêter
Et même le dimanche.
Tambour, tambour,
Ce crâne est un tambour,
Il roule, il tourne, il résonne toujours !
Il s'échauffa bientôt,
Fallait bien s'y attendre :
Quand le crâne il fut chaud,
Commença de se fendre.
Tambour, tambour,
Ce crâne est un tambour...
Fendu ou non fendu,
Faudra que tout y entre ;
S'il reste du surplus
On mettra des rallonges,
Tambour, tambour
Ce crâne est un tambour...
A force d'allonger
Voilà le vieux qui gonfle ;

A force de gonfler
Sa fente vient plus longue.
Tambour, tambour
Ce crâne est un tambour...
Finit par éclater
Avec un bruit immense,
Lançant de tous côtés
Des paquets de science.
Tambour, tambour,
Ce crâne est un tambour...
On fouilla tout partout
Pour prendre de la graine :
Trouva plus rien du tout
Qu'une flaque de glaires.

— Tambour.

— Une folie sourde
Roule sous son aile
Cette tête lourde,
Cette tête frêle,
Ma richesse vaine
S'en est toute allée :
Et diguelonlaine
Et diguelonlé !

Mon cerveau succombe
Sous trop de pensers :
Tout sombre, tout sombre,
Sous mon front qui gronde
J'écoute marcher
Un géant qui jongle
Avec des rochers.

Et il tourne et ronfle
Comme une toupie,
Le soleil le gonfle
Et l'appelle à lui,

FRÈRE TRANQUILLE

Ça ira sans doute
Encor quelque temps :
Le temps qu'il s'égoutte
Flasque et purulent.

FRÈRE TRANQUILLE

— Ce cœur lâche à la fin l'en arracheras-tu
De ta poitrine molle, ô soldat sans vertu ?
Puisqu'odieux, ce ciel, que ne l'exiles-tu?
— J'ai peur de quelque chose de hideux, derrière !
— Crains-tu donc de souffrir ou craindrais-tu la mort?
Ou l'enfer aussi bien? — Je tremblerais moins fort
Si j'en étais certain, Jésus, de cet enfer !
Autre chose m'étreint, je le répète encore,
Oui lâche, oui cœur mou, oui soldat sans vertu,
La peur, la convulsive peur de l'inconnu :
J'ai peur de quelque chose de hideux, derrière !

FRÈRE TRANQUILLE

— Être ou ne pas être
Folle question.
Que suis-je sur terre?
Une illusion.

Une illusion,
Un rêve éphémère,
Un rêve éphémère
Sans but ni raison ;

Il palpite et sombre
Et s'évanouit :
Le rêve d'une ombre
Au seuil de la nuit.

— Si l'enfant est sage,
Une belle image
Lui sera montrée ;
M'aurait-on trompé?
Je n'en ai rien su :
Dans un coup de rage
J'ai tout déchiré
Sans rien avoir vu.

— Pourtant deux anges sont venus.

— Deux anges sont venus ce soir
Se pencher sur mon épaule ;
L'un ne me parlait que d'espoir,
L'autre rien que gêne et que geôles ;

Leurs arguments étaient si forts,
Leurs raisonnements tant étranges,
Que je ne puis savoir encor
Qui des deux était le bon ange.

O qu'il est beau, ce ciel ! Beau jusqu'au désespoir !

FRÈRE TRANQUILLE

— Oh que le ciel est beau ! Beau jusqu'au désespoir !
Deux anges sont venus ce soir ;
Dame raison trotte,
Noire dans le gris du soir ;
Dame raison trotte,
Grise dans le noir,
Le soleil était rouge à son coucher ce soir.

Ame sentinelle,
J'ai ôté du ciel
L'azur qui est noir,
Rallumé mes yeux

Les anges sont bleus,
Les anges sont blancs,
Les anges sont blancs
Et bleues sont leurs ailes,
Le ciel reste noir.

Je suis saoûl de mots,
Vierge ma marraine,

FRÈRE TRANQUILLE

Je suis saoûl de mots,
Madame et j'en meurs,
Et les seuls qu'il faut
Ont fui de mon cœur.

Une soif malsaine
Obscurcit mes veines,
Vierge ma marraine ;
J'ai tant de science
Qu'à jamais j'oublie ;
Les seuls mots qu'il faut
De mon cœur ont fui :
Est-ce que l'on prie?

Vers quoi prier ? la terre est morte et le ciel noir ;
Est-ce que l'on prie
La Vierge Marie ?
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Ame sentinelle,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile
M'a frôlé ce soir :
Quelle voix m'appelle?

— Quelle voix m'appelle?
C'est celle des morts,
J'appelais la Mort,
Les morts me répondent :

Rondes, rondes des morts, tournez, rondes des anges.
Tu m'as rejoint, raison de tant d'émois d'hier :
C'est bien la confidence en une langue étrange,
Intraduisible pour nos oreilles de chair,
Concert immense d'outre-tombe où se mélangent
Les innombrables voix des morts flottant dans l'air.
Un déluge d'anges,
Un déluge d'ailes :
Quelles voix m'appellent ?

FRÈRE TRANQUILLE

— Quelle voix m'appelle?
C'est celle des morts.
Elle est mon fidèle
Et doux réconfort.

En vain je résiste
Par méchanceté :
Le concile insiste,
Me voilà dompté.

Pourquoi te craignais-je,
Écho de là-bas?
J'avais peur, que sais-je?
Je ne savais pas.

Mais tout se révèle
A moi peu à peu ;
Je me renouvelle
Et réapprends Dieu.

FRÈRE TRANQUILLE

Voix indénombrables
Des morts peuplant l'air,
Voix insaisissables
Aux sens de la chair.

Pour vous reconnaître,
Accent des élus,
Me fallait-il être
Où j'étais venu?

Ivre de science
Sans contrepoison,
En toute innocence
Je perdais raison.

Oh le lourd suicide,
Corps esprit et tout,
De qui n'a pour guide
Qu'un orgueil de fou !

Or dans la seconde
Où j'oscille au bord,
D'au-delà du monde
M'évoquent les morts ;

Leur ronde me cerne
En me chuchotant :

FRÈRE TRANQUILLE

D'un coup je discerne
Ce que veut leur chant,

Et tout se révèle
A moi peu à peu.
Je me renouvelle
Et réentends Dieu.

FRÈRE TRANQUILLE

— Grands frères qui dormez sous la calme bruyère
Pendant que les fourmis vous dévorent les yeux,
La chair pleine de plomb, plein la bouche de terre
Où tremble la poussière auguste des aïeux ;

Martyrs vouant à Dieu vos plaies grandes ouvertes,
Martyrs de votre foi, parfois de vos erreurs ;
Innombrables hosties à la Patrie offertes,
Vaincus obscurs, pareillement obscurs vainqueurs ;

Grands frères qui dormez sous la haute liane,
Conquérants, voyageurs, ou saints des Missions,
Ou forçats qui semez les sables des Guyanes ;
Décapités cherchant vos têtes à tâtons ;

Victimes des destins, ou de votre folie,
Vieillards, vierges, guerriers, ou bébés au berceau ;
Gens simples s'éteignant comme eût fait leur bougie,
Malades dont les corps s'en allaient par morceaux ;

Fiers passants dont la fin fut une apothéose ;
Humbles n'ayant pas même à se voir oubliés ;

FRÈRE TRANQUILLE

Riches emmitouflés dans vos capsules closes,
Morts de mille ans et morts d'hier vous me parlez.

Ce n'est plus vous qui êtes là sous ces ordures
Et qui remugle là sans forme ni pensée,
Mais votre résidu mortel, la gangue impure
Que pourtant nous nommons la vie en insensés ;

Tandis que ce magma fermente pêle-mêle,
Ce qui fut éternel en vous est là présent :
A travers ma prison éphémère il m'appelle.
Moi qui suis mort encore, il parle, je l'entends ;

Car je suis mort jusqu'à ce que ce vain corps meure :
Souffle, pensée, ardeurs, mourront avec sa vie ;
Fleurs humaines il faut s'effeuiller, voici l'heure,
Et se résoudre en chœur dans l'éternel oubli ;

Heure à heure je meurs et tout meurt par le monde
De ce que je nommais la vie en blasphémant :
Ames des morts emportez-moi dans votre ronde,
Anges, morts délivrés qui seuls êtes vivants ;

Aspirez-moi de tout l'effort de vos prières,
Communion des morts, communion des saints,
Comme un rayon de plus à l'orbe des lumières
Dont la sphère tournoie au pied du Saint des Saints ;

FRÈRE TRANQUILLE

D'avance et sans regret j'adresse à toutes choses
L'adieu du naufragé qui sombre sans effort :
Coule, radeau d'un soir, tombez, senteurs des roses,
Mourez, mon bloc charnel qui déjà sent la mort !

Corps méprisable et cher il le faut, que tu meures ;
Souffle, pensée, ardeurs, mourront avec ta vie :
Fleurs humaines il faut s'effeuiller, voici l'heure,
Pour refleurir en chœur à l'immortelle vie ;

Ames des morts réconciliés, sphère immense,
Mélodieux et magnétique vibrement
Dont le centre est partout et la circonférence
Nulle part, prenez-moi dans votre tournoiement :

Vous qui avez souffert et qui souffrez encore,
Accords troubles luttant encor pour vous purger,
Dissonances vous résolvant, blancs météores
Dissipant la ténèbre où je reste plongé ;

Et vous qui triomphez dans votre délivrance
Et le ravissement sans limite et sans fin,
Justes comme un nombre juste, lumière et danse,
Par delà la souffrance et les bonheurs humains !

FRÈRE TRANQUILLE

— Austère et tutélaire Mort, loyale et juste,
Puissé-je t'apporter cœur et cerveau robustes,
Puissé-je m'honorer en toi pour mon salut,
Crâne altier, et finir sinon ainsi qu'un juste,
Du moins en ouvrier qui fit tout ce qu'il put :
Car je sais trop, mon Dieu, nos ardeurs être infirmes
Pour fort se veuille un cœur ! Quand descendra mon soir,
Ex-voto de l'humain délire, arche sublime,
Convive ne craignant plus la mort ni le noir,
Je me conformerai humblement au grand somme,
Sous ton aile muette et te remerciant,
O grand'mère la Mort, et ma fin de brave homme
Se fasse — aussi ma vie ! — un acte édifiant.

Ainsi soit-il.

Stat Crux dum volvitur orbis.

LA DÉVOTION

AUX

PRINCESSES GARDIENNES

SONATE *

*. Ce poème parut dans la *Revue Blanche* en 1903, puis, corrigé une première fois, à la suite du recueil *Jeunes Fleurs* (Reims, 1906). Il prend place entre le *Massacre des Innocents* et la *Guirlande à l'Épousée*.

« A Mesdemoiselles Denyse M. et France M. » *.

A LA BLONDE

I

— Un blême, un froid soleil en vos cheveux se noie,
Princesse blonde ;
Prunelles, double azur, un océan candide
Roule aux dérives de son onde
Une mystérieuse ronde,
Immaculé flot bleu et blond, gouffre limpide,
Princesse blonde !

*. 1894.

II

— Prisonnière nitide, hôtesse du vitrail,
Rose fleur de la cathédrale,
Votre reflet de l'abside au portail
Vogue et sur un peuple se pose,
Gloire mystique, ardeur égale,
Assomption et passion,
Apothéose :
La cathédrale se referme sur la rose,
Princesse blonde !

A LA BRUNE

I

— *Le mystère enivré des soirs aux bois sacrés*
Du clair temple ionique
S'en vint draper, fille hellénique,
Ton jeune corps moite et nacré.

Tes yeux, ta chevelure, errante nuit et lune,
Auréolent ton front de lait,
O fée d'Argos ou de Milet,
Princesse brune !

II

— Dis-nous quel de ces soirs mena les chœurs dansants
Ta voix, aux jeux éleusiaques ?
Quel soir scanda ton doigt l'hymne dionysiaque
Du choc des sistres bruissants ?
Fleur sous un lin, nuage sur la lune,
Aérienne tu volais,
Battant d'un pied multiplié
Le sable et nacre sous la lune,
Princesse brune !

VARIATIONS FUGUÉES

I

— Le spasme d'un pâle soleil,
Tragédie hyperboréale...

— *Le mystère odorant des lourdes nuits du Sud...*

— Sur vos cheveux, or, opale fluides,
Brise son givre voltigeant.

— *Vous environne toute, enfant, trop belle enfant !*

— Flots aigus d'un glauque soleil,
Givre ébloui, bleus halos, buées blondes,

— *Temple, ineffable abri sous les hauts lauriers roses*
Et vous, cyprès du bois sacré !

— Pleure, cuirasse d'eau lumineuse ! descends,
Inonde, convulsif cristal, ces deux prunelles
Ondes glacées, vasques où gronde un vent du Nord !

— Les rameaux sonores vibrent
Sous mille lyres d'Eole,
Et la caresse amoureuse
Des crépusculaires brises ;

— Mer limpide et cruelle, effrayamment profonde,
Où plonge, autre océan, onde silencieuse,
En sourde cataracte un blême astre ébloui.

— Sous la caresse tiède
Des brises que meut la mer
Un voile va et vient de parfums frais et d'ombre,
Baise au front le fronton en marbre blanc d'Egine,
Et dissimule et décolore...

— Onduleux océan de lumière il s'endort,
Se réveille, l'emplit de fiévreuses cascades,
O vertige, tous vos cheveux !

— Ainsi, trop belle enfant, une ombre en tes yeux
Et dans ta chevelure une ombre, [danse,

— Cheveux, ors écroulés, lentes lueurs liquides,
Un or obscur vous illumine,
Intérieur et translucide,
D'un transparent reflet somptueux et glacé...

— Menant planer, vierge en Hellas,
Sur ton beau front poli, sur ton jeune corps blanc...

— Musique de clartés richissimes et froides...

— Un voile bruissant qui passe, luit, repasse,
De sereine mélancolie...

— Dans le silence auguste et morne
Où le soleil de minuit sonne.

— Musique du plus beau des soirs !

II

— O Samothrace ! ô Céramique !
Erechteion, Erechteion,
O lieux sacrés, ô double cime !

— C'est la vierge au vitrail incluse,
La rose de la cathédrale.

— O vierge canéphore aux bas-reliefs vétustes
Du temple bloc à bloc croulant
Aux rivages meurtris d'Hellas !

— Quel embrasement vous allume,
Quel soleil par nul œil rêvé...

— Temple blanc caressé du flot d'or qui gémit
Et vous désagrégeant dans l'âpre solitude !

— Translucidités bleues et roses,
Incompréhensible clarté,
Divinement surnaturelle, ô sainte !

— Amphion de Dircé sur l'actique Aracynthe
A vu sa lèvre close et son pipeau brisé,
Et de tes grands roseaux et de tes lauriers roses,
Eurotas, Eurotas, les plaintes ont cessé !

— Quelle extase inconnue et sa flamme nouvelle
Allume notre cœur et ces pierres chantant ?

— Quand remontent vos deuils, pleureuses de l'Au-
Là-haut glisse Artémis en nacelle d'argent, [tomne,
Et lève encor pour de blêmes Thesmophories
Les grelottantes théories
Sur l'azur gris et monotone.

— L'amour divin nous envahit,
Nous révèle, nous ressuscite...

— Les gestes figés dans la pierre
Se réveillent et palpitent,
Ressuscitent et tressaillent ;

— Quand vous transparaissez des pénombres profondes,
Blonde recluse du vitrail,
Dans un blond flamboîment despotiquement tendre,

— Et sans bruit se détache des tristes frontons,
Et sous le bois dépouillé processionne
Une procession furtive :

— Parmi les bronzes qui tonnent,
Les palmes et les cantiques,
Monte à vous, flamme mystique,
Notre amour, cœurs et encens,

— Et les sandales craquent,
Les sistres et les crotales,
Et la flûte et la syrinx. .

— Et répondent toutes orgues,
Parmi l'hymne de lumières
Des bannières frémissant...

— Et la flûte et la syrinx,
Les cymbales, le phorminx,
Enfièvrent et précipitent
Les mourantes voix du rêve...

— Puis soudain un soleil monte,
Ostensoir du Tout-Puissant,
Verser l'allégresse au monde !

— Les mourantes voix du rêve
Selon l'arsis et la thésis...

— Quel embrasement allume
Ces résines et nos cœurs,
Quelle voix a fait tout fondre,
S'offrir au Ciel en encens?

— O Eleusis ! ô Eleusis !

— Quoi nous fait crier ensemble :
Christus, Christus resurrexit?

— Quelle voix a crié : Pan, le grand Pan est mort ?

— Christus, Christus resurrexit !

— Pan est mort et Priape hélas,
Et Palès, et toi Mnémosyne,
O Eleusis, ô Eleusis !

. . . . . .

Un touriste fourvoyé
Dans les mornes solitudes
Loin des casinos hagards,
Veut lever l'inquiétude
Prête à submerger son cœur
A l'ouï de voix bizarres
En se redisant : Ce sont
Les feuilles sèches qui bruissent.

STRETTE

BARDIT A LA PRINCESSE BLONDE

Vert et or.

— Iotoïo ! heïaeh ! hiaïssa !
Sur les nefs ailées,
Proues bariolées,
Sillant l'eau glacée,
Lacée gris argent
Et changeant azur
Où les glaçons virent,
Allons !

— Iotoïo ! heïaeh ! hiaïssa !
Voltigeant, fuyant,
Déplongeant, nageant,
Aux lueurs spectrales
Des nuits boréales
Aux soleils verdis !

LA DÉVOTION AUX PRINCESSES GARDIENNES

— Iotoïo ! heïaeh ! hiaïssa !
Ors, matins virides
Qu'en un ouragan
Traverse Brunhilde
Sur son coursier blanc,
Cataractes vertes,
Cataractes bleues,
Horreurs éblouies,
Cataractes d'or,
Horreurs et splendeurs,
Croulantes sans bruit,
Sauvages tendresses,
Splendeurs éblouies !

PEAN A LA PRINCESSE BRUNE

Azur et or.

— *Io Péan, Io Péan, Io Péan !*
Sur les mistrals rudes
Bondissez du Sud
Quand le noir sol râle
De rut !

— *Io Péan, Io Péan, Io Péan !*
Tournoyez, rafales,

Flot fou qui déferles,
Torrents qui s'affalent
A la nuit.

— Io Péan, Io Péan, Io Péan,
Voici les Phéaciens !

CHORAL A LA PRINCESSE BRUNE

Azur et argent.

LES HOMMES

Gloria in excelsis !

LES UNS, *puis* LES AUTRES, *mezzo voce.*

— La nacelle !
— Le cygne !
— Le chevalier d'argent !
— En silence elle glisse...
— Et lune sous la lune,
La nacelle d'argent !
— Le chevalier au cygne !
— Immobile il se dresse
Phosphorescent d'azur
Sous l'armure d'argent.

— Inhumainement pure,
Sa prunelle tranquille
Semble un grand ciel glacé.
— Voyez grandir le cygne,
Le voyez-vous passer ?
— Fuyante île de neige
En silence il avance,
Inhumainement pur...
— Plus pâle en est la lune
Dont le froid rayon coule,
Pleur sur pleur de cristal,
Sur le fleuve ébloui...
— Du casque crucifère
Pleut le flot boréal
De ses longs cheveux blonds...
— Dans l'effaré silence
Vogue la vision :
En vain nos cœurs s'élancent,
Tout s'efface et se fond...
— Tout pâlit, tout s'efface
Sans laisser nulle trace...
— Sans laisser plus de trace
Qu'un pétale de lys !

LES ANGES

— Gloria in excelsis !

LINUS DE LA PRINCESSE BRUNE

Pourpre et nuit.

— Linus !
Pleurez : Adonis,
Attis-Adonis
Saigne sur la mousse :
Linus !
Le sang éclabousse
Son pur ventre rose
Et souille ses cuisses :
Linus !
L'ineffable sexe,
Lacéré, s'épuise,
Cherche la Déesse :
Linus !
Processionnez en gémissant et vous déchirant les seins
autour du corps désexué du fils de Vénus !

Processionnez en gémissant et secouant les sistres,
et soufflant dans les flûtes funéraires
autour du corps désexué de l'époux de Vénus !

LA DÉVOTION AUX PRINCESSES GARDIENNES

Processionnez en gémissant et chassant les hommes virils
autour du corps désexué du fils de Vénus !

Processionnez en gémissant et baisez à la plaie qui le dévirilise,
L'époux de Vénus,
Linus ! *

CANTIQUE DE LA PRINCESSE BLONDE

Pourpre et aurore.

— Prenez mon sang, prenez ma chair.
L'effrayante parole
Transfigure l'air,
Sous la coupole
Le *Salve* des cloches
Plane haut et clair,
Les ailes des anges
Soulèvent les cœurs
Sur la louange
Du Rédempteur.

(*) Le *Linus* reparaît sous une forme quelque peu différente, dans la *Danse Macabre*.

Haussez vos cœurs, haussez vos âmes
Puis approchez-vous :
A la Sainte Table !
Le sang adorable
Bouillonne, ruisselle,
Et c'est pour nous tous ;
Un torrent d'amour
S'effondre du ciel !

Grondent, vibrent
Les cloches
Profondes ;
Déraison, colères,
Ténèbres au seuil,
Et le sanctuaire
Fulgure d'amour ;
Fusent, bruissent
Les cierges
Sans nombre :
Les cloches répondent,
Tous les cœurs bondissent...
Et se délivre
La vision :

DUO HÉROÏQUE

Ombre et lumière.

— Fille du Nord, salut !
— Es-tu ressuscitée?
— Pouvais-je donc mourir?
— Belle, comme elle est belle :
Harmonieuse enfant laisse-toi contempler !
Je le savais qu'elle viendrait, et moi vers elle
J'appelais dans la nuit et chantais : Où est-elle?
Je te cherchais, ma sœur, c'est toi qui m'as trouvée !

— Je t'ai trouvée sans voir, sans savoir ; quand je danse,
Quand je lève mes bras s'agite l'univers
Et se figure un mort qui sort de son tombeau ;
Les mondes à mon pas se meuvent en cadence,
Je vais sans savoir où, et mes deux bras ouverts,
Mon corps ingénûment danse et c'est toujours beau !

— Tais-toi, ne parle plus, laisse-toi contempler,
Danse, et sens l'univers amoureux de ta trace
Qui t'enlace et te presse, et, ravi, l'air trembler ;

Harmonieuse enfant, mère et sœur, ô Déesse,
Danse, ne parle pas, laisse-toi contempler !

— Toi, parle-moi, rêve tout haut, vierge endormie,
Ta somnambule voix est ma raison : tu vois
Et je vais, et tu vois où je vais, grave amie :
Où, je ne sais mais vers toi toujours : parle-moi !

— Je parle dans la nuit et médite et devine ;
Nul ne m'entend et rien de ma voix n'est perdu :
A travers les cerveaux et les cœurs je chemine
Comme la goutte d'eau par la racine bue :
Mais toi qui m'es impénétrable et me domine,
Insaisissable flamme en marche, quelle es-tu ?

— Je suis la Vie et suis l'Amour et la Beauté.
— Je suis le Rêve, la Pensée et sa Musique,
Et c'est l'Amour aussi, l'amour grave et mystique
D'un feu intérieur purement sustenté.

— Je suis la Loi.
— Je suis la Grâce et le Salut.
— Celui qui se conquiert.
— Et moi celui qu'on donne,
Et qu'on reçoit aussi, qui ne vient de personne ;
Aumônière de l'aumône imméritée,
Je suis l'Amour divin, je suis la Charité.

— A tous je donne, moi, bien commun, la Lumière.
— Moi, le Mystère, la lumière d'au-delà,
Son horreur et sa sainteté ; je suis la voix
Qui dans la nuit rêve tout haut.
— Et moi je danse,
Je danse et sous mon pied s'ordonne l'univers :
Parle ! je vais danser.
— Enlaçons-nous, ma sœur,
Écoute-nous pendant que moi je nous contemple,
A nous deux qui faisons l'unique intercesseur
A l'humain ébloui ouvrant le seuil du temple.

FINALE

L'arc-en-ciel.

HYMNE

— Salut, clair temple en nous où tourne l'univers ;
Tout ce qu'on sent et qu'on pressent et ce qu'on rêve,
D'une seule de tes indénombrables grêves,
Nefs d'ombre où s'éblouit, peuple d'oiseaux, mes vers,
Ne saurait épuiser ses lointains élastiques ;

Nombres, géométriques délires, fumées,
Anges tournant, couleurs, volutes de musique,
Chœurs de lumière, mots en fleurs : voix animées
D'une vie essaimant par trombes eurythmiques ;

Où l'œil de notre esprit est l'immense Oiseau-Tour
Dont si haut s'emporte le vol que de sa vue
S'éteignent plaines, monts, continents, mers chenues :
Car s'annulent ici haut et bas, nuit et jour,
Et l'espace et le temps, Ixions insensés.

LA DÉVOTION AUX PRINCESSES GARDIENNES

Là jaillissent, trouant l'orbe substantiel,
Innombrable forêt des colonnes lancées
Vers éternellement un intangible ciel,
L'énorme assomption des humaines pensées,
Fusant, fuyant, filant vers un monde irréel,
Loin des grossiers encens et des ferveurs glacées.

Au centre frémissant (Dansez, les sœurs divines !)
Les deux incessibles Princesses s'examinent ;
L'une te darde, ô fièvre de vivre, ô nos joies ;
L'autre mène voguer la ronde dévorante
Des rêves que le mot plus ne nomme : Immortelles,
Mon verbe trébuchant vous épelle en silence.

INTERLUDE

LE JEU-PARTI

DE

« FUTILE »

D'APRÈS M. FRANÇOIS BERNOUARD

« FUTILE »

Sous ce titre, M. François Bernouard traita un gracieux sujet en si gracieux vers libres que l'idée nous vint aussitôt d'en reprendre quelques-uns en vers réguliers, et voici les deux versions.

Sa jupe de velours
Lourd
En extase
Tombe
Le long de ses hanches

Et s'épanche
En forme de vase
Sombre
Puis avec art
Remonte
Harmoniant le maintien
De ses seins
Et semble montrer au passage
En étalage
Aux yeux volages
Deux jolis fruits
Jeunes de beautés
Et savamment cachés
De mousseline
Fine.

— Autour des lombes
Tel un beau vase,
Sa jupe bombe,
Comme en extase,
Et puis remonte
Suavement
A la rencontre
Des seins charmants :
Qui se précisent,
Rondeurs tendues,
Sous la chemise
Qui la rend nue.

Futile affective amante
Qu'un air joli
De Lulli
Rend dolente

Sans se hâter
Comme un papillon
De peluche
Bleuté
Cherche une rose
Et se pose

Votre éventail d'autruche
Fait des tourbillons
Près de vos lèvres
Si mièvres
De Sèvres
Roses.

— Elle me cache son visage
Sous l'éventail qui va et vient,
Et je crois voir un blanc nuage
Voiler les roses d'un jardin ;

Mais l'éventail encor s'agite
Et je me figure à présent
Qu'autour des lèvres il palpite
Un papillon d'or qui visite

Une rose couleur de sang.

Sa bouche est une chapelle d'amour
Où les baisers sont des prières

Ses lèvres sont un sanctuaire
Et ne touchent
Nulle autre bouche
Que celle de son amant
Défaillant
Sans blasphémer
Le Baiser.

— La tant belle bouche m'appelle :

Faut-il oser ?
O rose et torride chapelle
Pour m'embraser,
Doux et damnable sanctuaire
Où les prières
Sont des baisers !

Frais
Futile offre son visage
Un pétale
Pâle
D'une rose rose de Mai
Avec deux trous pour voir la nuit
La nuit grande... la nuit
Infinie...

— Son visage est un champ de fleurs
Où ses prunelles sont deux puits
Si profonds qu'on a la terreur
De se perdre au fond de leur nuit.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

Du bout fin de ses jolis doigts
Rosés des pleurs
Du cœur
De son aimant
Amant

Futile envoie
Des baisers
De doux et longs baisers
Cachés
Qui vont de ses lèvres à ses doigts
De ses doigts aux lèvres aimées

Ainsi Futile envoie
Son Ame...
En des baisers.

— Les fins bouts de ses menus doigts
Qui m'envoient de si doux baisers,
Je sais hélas trop bien pourquoi
Ils sont si tendrement rosés :
C'est d'être sans fin arrosés
Par les chapelets de pleurs
Qu'elle soutire de mon cœur.

Jà
Son front s'incarna
D'un émoi

Et pour voiler sa pudeur
Futile cache son visage
Image
De son cœur
D'un bouquet de fleurs

Et de loin
Par ces soins
En ses divins soupirs
Je vois deux fleurs qui se respirent.

— Or ses baisers on les a vus :
Aussitôt s'empourpre son front,
Et c'est une rose de plus,
Qu'elle cache (mais à quoi bon?)
Avec un bouquet de fleurs :
Car ce fait, le faut-il dire,
Deux fleurs qui s'entre-respirent.

Puis d'une douceur où la joie
S'aperçoit

Mièvrement Futile abandonne
Toute sa personne
Et pardonne

Voilée d'un subtil demi-jour
D'où s'exhale en son frais et calme de voix
Son Amour...

— Cependant on me pardonne
La surprise de tantôt,
Cependant et aussitôt
S'abandonne et puis se donne
Toute la chère personne.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

Ne pensez plus Futile
C'est trop inutile

Et votre long silence
Dans le soir qui s'allonge
Froisse mon espérance
D'un mensonge.

— Ne pense plus, Futile,
C'est tant inutile,
Pense ni ne songe,
Ni ne dis : je t'aime :
Ton silence même
Est encor mensonge.

Elle sommeille
Calme et belle...
... un parfum me grise
Et sous la douce dentelle
D'une pudique et fine chemise
Son frêle corps est un beau fruit
Dont souffre ma gourmandise

Au rythme de son souffle
Ses seins souples
Vibrent sous le silence de la nuit
Triste... craintif... indécis

Je vous regarde pendant
Que dans le temps
Le bonheur
Fuit.

— Elle dort
D'un sommeil tout parfumé,
Tout son corps
M'implore encor de l'aimer ;
A travers
La vapeur qu'est sa chemise
Cette chair
Se tend pour ma gourmandise ;
Les deux seins
Gonflés de suc et de sève
Vers mes faims
Sous son souffle se soulèvent ;
Et tremblant,
Je considère avec crainte
Le corps blanc
Qui soupire après l'étreinte,
Sans me dire,
Indigne de ce beau fruit :
L'heure expire,
Et le doux bonheur s'enfuit.

Ni la violette ni la rose
Ni le réséda vert et rose
Ne possèdent une douce odeur
Aussi subtile
Futile

Que celle de la fleur
Du lilas blanc
De vos flancs.

— La violette ni la rose,
Le réséda vert et rose
N'ont odeur aussi subtile
Que ton frêle corps, Futile,
Et la fleur de lilas blanc
Qu'immortalise ton flanc.

Ah Futile votre amour
N'est jaloux
Quand mes yeux doux
Regardent tout autour
De vous

Et dans vos yeux distraits
La trace
D'un long regret
Passe.

— Futile, ah que ton amour
N'est-il jaloux davantage
Quand vont en vagabondage
Mes regards tout à l'entour
De ton doux corps délaissé?
Pourquoi dans tes yeux distraits
Passe-t-il comme un regret
De je ne sais quel passé?

Futile
J'écris ces vers
Aux rythmes de travers
Dans les heures inutiles
Des longs jours imprécis
De l'an dix-neuf-cent six

Je garde en moi
Vos émois
Et vous rends vos soupirs

Puis aussi
Les jolis
Souvenirs
De vos oublis.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

— Je trace ces vers, Futile
Pour occuper les ennuis
D'heures qui sont inutiles
Depuis l'heure où tu m'as fui :
Qu'ils te rendent tes soupirs,
S'il se peut, mon souvenir ;
Mais la fleur de nos émois
Et tout ce que tu oublies,
Je le réserve pour moi.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

Oh rossignol
A l'esprit fol
Pour l'amour inclémente
Tu chantes dans l'aimable nuit

Et Futile aujourd'hui
Dans mon cœur
Met la nuit
Pour que je chante
Mes douleurs

— Dans la nuit le rossignol chante
En souvenir de l'inclémente,
Mais aujourd'hui
C'est Futile qui dans mon cœur
A mis la nuit,
Pour que je chante mes douleurs
Et mon ennui.

J'ai vu bien des pays
Des plaines et des montagnes
Et des femmes
Sans retrouver
Ton Ame

J'ai vu bien des puits
Où l'eau luit

Des mers et des cieux
Sans retrouver
Tes yeux

Parmi les beautés que j'ai vues
Plus jamais je ne t'ai revue
Pourtant qu'en mes douleurs
Tu vivais en mon cœur
Où tu pleures
Quand je pleure

— J'ai vu bien des pays,
Des plaines, des montagnes,
Et des femmes aussi
Sans retrouver mon âme :

Et partout les soucis,
Les soucis m'accompagnent !

Et des puits où l'eau luit,
Où l'eau luit et m'appelle,
Des mers, des cieux aussi
Sans trouver tes prunelles :

Ah, que j'ai de soucis
Lorsque je me rappelle !

Sans espoir d'espérance
C'est à toi que je pense
Quand je pense au Printemps
Aux soirs tombants d'antan

Mon amour t'aime encor
Bien trop pour t'oublier
Et trop pour t'embrasser
Oh ! mon cœur bat si fort

Sans espoir d'espérance
C'est à toi que je pense
Et tu m'as oublié.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

— Sans espoir d'espérance,
C'est à toi, c'est à toi que je pense ,
Quand au Printemps je pense,
Aux soirs tombants d'antan.

Mon amour t'aime encore,
— Oh mon cœur, oh mon cœur bat si fort ! —
Bien trop pour t'oublier
Bien trop pour t'embrasser.

Sans espoir d'espérance,
C'est à toi, c'est à toi que je pense,
Quand au Printemps je pense,
Toi qui m'as oublié.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

D'avoir trop aimé ma maîtresse
Qui ne m'as jamais bien compris
J'ai beaucoup souffert et j'ai pris
Une haine obscure des caresses

D'avoir trop aimé ma maîtresse
Et son cœur que je n'ai compris
J'en ai méprisé mon esprit
Et mon amour et ma jeunesse...

*

... Comme le temps est passé
Notre amour est trépassé
Tout est bien... tu m'as quitté
En emportant tes caresses

Ah qu'aurions-nous fait l'été
Dans les mois où l'églantier
Jette au cœur des bonds d'ivresse
Toi de ta jeune beauté
Moi de ma vieille jeunesse.

LE JEU-PARTI DE « FUTILE »

Qu'as-tu fait, toi que voilà... ?
VERLAINE.

Comme le temps est passé
— Moi pleurant, pleurant sans cesse —
Tout est bien, tu m'as laissé :
Qu'as-tu fait de mes caresses?

Ah, qu'aurons-nous fait l'été
— Moi pleurant, pleurant sans cesse —
Dans les mois où l'églantier
Jette au cœur l'aube et l'ivresse?

Qu'as-tu fait de ta beauté
— Moi pleurant, pleurant sans cesse —
Qu'as-tu fait de ta beauté,
Moi, de ma vieille jeunesse?

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 SEPTEMBRE 1922
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

1136x1 C
104

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003962494b